

Ville de **Feignies** / Feignies Loisirs Animations Culture

Médiathèque de Feignies

Concours de nouvelles

France Philippe

2017

THÈME JEUNES

(DEUX CATÉGORIES : MOINS DE 13 ANS ET DE 13 À 16 ANS)

**Un jour ce sera
mon tour**

**THÈME
ADULTES**

**Et encore,
je ne vous dis
pas tout ...**



participer à un concours de nouvelles, ce n'est pas uniquement tenter de remporter un prix.

C'est aussi l'occasion de laisser courir sa plume, exposer ses idées sur le papier et tester ses aptitudes en tant qu'écrivain.

Vous trouverez dans ce fascicule les dix meilleures nouvelles « adultes » de notre 18^e concours « France Philippe », ainsi que les 2 premières de chaque catégorie « jeunes ».

Merci aux 38 concurrents adultes et aux 6 jeunes pour leur participation et félicitations aux gagnants.

C'est avec un certain plaisir que les membres du jury et M. Eric Lavallée, Maire-adjoint à la culture et à la communication ont eu à lire et à classer ces nouvelles, et je les en remercie.

Les thèmes de notre concours 2018 ont déjà été choisis et je peux donc vous les dévoiler :

Thème adultes : « Celui que l'on croyait disparu »

Thème jeunes : « Et vous trouvez ça drôle ? »

Des remerciements à tous ceux qui participent au bon fonctionnement de ce concours :

- les membres du jury toujours aussi motivés et M. Lavallée ;

- Jocelyne Royer, directrice de la médiathèque et Evelyne Boucher, du service culturel, pour toute l'organisation et le bon déroulement de ce concours ;

- Alain Dehoze et Franck Chambre pour l'édition de ce recueil.

Bonne lecture et rendez-vous l'année prochaine.

*JEAN-MICHEL VOULOIR
Président de FLAC
Feignies Loisirs
Animations Culture*

Concours de nouvelles France Philippe

Année 2017

Organisé par la Ville de Feignies,
Feignies loisirs animations culture
et la Médiathèque municipale de Feignies

THÈME ADULTES

Et encore, je ne vous dis pas tout...

1 - Shéhérazade <i>René Le Bertre</i>	1
2 - Un océan de vérité <i>Sandrine Defoug</i>	5
3 - Les tribulations d'Augustine <i>Michèle Berthier</i>	11
4 - Cartons rouges ! <i>Jean-Christophe Perriau</i>	19
5 - Les tricoteuses <i>Claude Sorel</i>	27
6 - Vengeance à tout prix <i>Colette Thibeault</i>	33
7 - Une grenade à mots <i>Anne-Marie Gorce</i>	41
8 - Heu...reux ! <i>Marie-Ange Scotto</i>	47
9 - La rédaction <i>Capucine Vochelet</i>	53
10 - Est-ce que je ne t'ai pas dit... ? <i>Théo Couderc</i>	59

THÈME JEUNES

Un jour ce sera mon tour

Catégorie moins de 13 ans

1 - Persévérance <i>Gaëla Dumetrez</i>	67
2 - Timmy Riquiqui <i>Margaut Lenglet</i>	75

Catégorie de 13 à 16 ans

1 - La peau de vache <i>Hélène Normand</i>	83
2 - C'est mon tour de choisir <i>Danaé Motte</i>	89

Renseignements auprès de la Médiathèque municipale de Feignies
17, rue de Blaton 59750 FEIGNIES ou mediatheque@ville-feignies.fr
Tel : 03 27 68 17 03 ou sur www.mediatheque-feignies.fr

CONCOURS ADULTES

Et encore, je ne vous dis pas tout...

1 - SHÉHÉRAZADE

RENÉ LE BERTRE

Elle sortit sur le perron dès que la pendule indiqua 16 heures. La chaise à bascule était déjà tournée pour qu'elle n'ait pas le soleil dans les yeux, à cette heure où, comme tous les jours, elle venait s'asseoir. L'après-midi avait chauffé le bois et les dalles de pierre, et, en les effleurant du doigt elle s'aperçut qu'elles étaient brûlantes. Elle retourna à l'intérieur et en ressortit avec des nattes qu'elle déroula sur le sol.

À peine avait-elle fini qu'elle entendit des échos de cris joyeux. Elle sourit et peut-être parce qu'elle l'imaginait, elle vit un nuage de poussière qui montait près de la place du marché, là où un mur de haies cachait la rue qui arrivait chez elle.

Quelques secondes plus tard une cohorte d'une dizaine d'enfants surgit, flottant dans la poussière brune et courant vers elle en criant.

« Grand-mère histoires ! Grand-mère histoires ! ».

C'était comme ça que les enfants l'appelaient, dans le village, depuis des décennies. Elle adorait ces moments réguliers comme une horloge, qui faisaient d'elle la reine, tout à coup, à la même heure de l'après-midi.

À peine arrivés, ils étaient assis autour d'elle, lâchant leurs cartables, se disputant les places les plus proches de la chaise à bascule. Mais aussitôt qu'elle fût assise, il y eut un silence complet. On savait, parmi les enfants, que Grand-mère histoires ne voulait pas de chamailleries quand elle commençait à conter. Le monde qu'elle décrivait nécessitait que tous soient bien sages et concentrés à l'entendre. Alors, elle fermait les yeux un moment, puis prenait une inspiration que tous les enfants reprenaient avec elle. Enfin,

d'une voix lente, elle commençait à parler.

- Vous rappelez-vous de l'histoire d'hier ?

- Oui !! s'écrièrent les enfants.

- Et voulez-vous savoir ce qui advint au meunier ?

Cette fois, tous se turent, un silence religieux habilla l'assistance. Le meunier, se souvenait-on, avait été laissé hier en bien mauvaise posture.

- Eh bien, repris la dame, figurez-vous que notre brave Archibald n'était pas au bout de ses peines...

Captée, la petite foule bascula de nouveau. Le monde fantastique les enroba de ses princes et de ses chimères. Grand-mère histoires les transportait dans un univers que nul autre ne pouvait leur dépeindre.

Les yeux écarquillés, la bouche ouverte de stupeur devant les monstres qui naissaient, ils prenaient place dans l'histoire, oubliant le monde réel et tutoyant les fées, les mages, les créatures prodigieuses qui les imprégnaient de leurs cris.

Quelquefois, Grand-mère histoires leur posait des questions, bousculant leur laisser-aller, forçant leur intelligence tout en les impatientant de connaître la suite de l'histoire. Ils frissonnaient alors, quand elle faisait durer les secondes avant de lâcher du bout des lèvres les deux ou trois mots qui les faisaient exulter, et ils piaillaient en chœur, jamais rassasiés de rebondissements. Le conte reprenait alors au-dessus du grouillement, toujours dans l'attente. Les personnages de ses contes ne se résignaient jamais, se relevaient de tous les malheurs. Ils étaient des modèles d'audace ; ils vivaient dans le rocambolesque et s'en sortaient des manières les plus folles.

Et ce frisson permanent qui les maintenait hors de souffle, les enfants le vivaient encore après qu'elle ait fini... car avec elle, on savait que l'histoire ne se terminait pas.

Elle monta en ardeur dans son récit, élargit tout à coup les bras pour figurer une mâchoire d'ogre. Les dix paires d'yeux horrifiés

étaient rivées sur elle tandis que sa voix devenait plus solennelle. Elle parlait avec la gravité des prêtres donnant le sermon, fixant tour à tour ses ouailles qui croyaient sentir le tonnerre se rapprocher d'elles.

Les gens qui passaient devant sa terrasse et qui regardaient la scène se demandaient ce qui pouvait bien retenir les enfants. Mais il y avait une telle atmosphère d'immersion dans la petite assistance, qu'ils aimaient la vieille rien que parce qu'elle réussissait ce qu'eux ne pouvaient pas faire. Ils se demandaient quel était son secret, et aussi pourquoi elle tenait tant, chaque jour, à raconter des histoires aux enfants.

- Et c'est LÀ, que tout à coup, alors qu'elle pensait que tout était enfin réglé et qu'elle allait retrouver son gîte, qu'une ombre arriva sur elle...

Elle leva les bras dans les airs, recroquevilla les doigts, et s'interrompit tout à coup.

- Qu'est-ce que c'était ?! s'écria l'un des enfants.

- Un monstre? demanda un autre.

- C'était bien un monstre, en effet, répondit Grand-mère histoires. Un drôle de monstre, d'ailleurs... Et encore, je ne vous dis pas tout...

- Grand-mère histoires! s'exclamèrent les enfants.

Certains s'étaient levés, ils se portaient les mains à la tête, ils sautillaient, impatients d'en savoir davantage.

Elle sourit et se leva doucement, reprenant ses airs de vieille dame. Ils savaient tous la règle : pour connaître la suite, ils devraient revenir le lendemain.

Les enfants quittèrent la terrasse et partirent dans le soir tombant, se racontant des passages du conte. À chaque fois, les fées, les mages et les gobelins vivaient encore quelques heures avant qu'ils ne s'endorment.

Grand-mère histoires les regarda partir en ramassant les nattes

qui traînaient sur les dalles. Comme à chaque fois, le soir était arrivé vite. Une lueur chagrine, très furtive, passait dans ses yeux.

Elle rentra dans la maison et referma la porte derrière elle. Elle alla vers sa bibliothèque remplie de livres d'histoires pour enfants. Depuis qu'elle vivait seule, elle s'était mise à les lire et s'efforçait de bien les connaître pour pouvoir les conter. C'était, depuis des années, sa principale occupation. Elle avait l'impression que ces contes la faisaient vivre.

Elle s'assit sur un fauteuil et alluma une petite lampe, puis ouvrit sur ses genoux le plus gros livre de l'étagère : *Les mille et une nuit*. Dans la clarté diffuse, réfléchie sur les cadres des vieilles photos, elle commença à lire. Elle aimait l'histoire de cette princesse qui contait chaque soir une histoire au sultan, et qui ne la terminait pas, pour qu'il lui laisse la vie sauve jusqu'à la nuit suivante. Elle semblait rêver dans ces pages où elle retrouvait son histoire imprimée, la sorte de Shéhérazade qu'elle était à son tour.

Car sans les contes qu'elle ne finissait pas, qui encore viendrait la voir ?

2 - UN OCÉAN DE VÉRITÉ

SANDRINE DEFOUG

– Et encore, je ne vous dis pas tout...

Sa révélation ne me surprit pas. J'avais remarqué, sous son oeil droit, la marque qu'elle tentait maladroitement de masquer sous une couche de fard blanchâtre.

J'opinai doucement de la tête, l'incitant à poursuivre. Pendant quelques secondes, un silence craintif emplit la pièce. Je me taisais : j'attendais. Par expérience, je savais combien harceler de questions une personne meurtrie au plus profond d'elle-même risquait d'enfouir à jamais la parole libératrice dans les limbes de la honte.

– Une simple goutte d'eau..., se lamenta-t-elle.

Courageusement, elle me regarda et reprit :

– Oui, une simple goutte... une simple goutte d'eau... une simple goutte d'eau suffit... à rendre fou furieux mon mari.

Mon regard bienveillant l'incita à me décrire les tourments qu'elle endurait :

– Oui,... Il suffit que j'aie le malheur de faire tomber une goutte d'eau par terre et c'est le drame : il se lève d'un bond, il se met à gesticuler dans tous les sens, il fait tomber une ou deux chaises, il crie que je ne suis vraiment bonne à rien, que..., qu'il n'y a pas pire que moi, que... ma mère aurait mieux fait d'avorter, que...

Les yeux perlés de larmes, elle interrompit son énumération. J'en profitai pour poser les questions qui me brûlaient les lèvres :

– Il vous fait peur ?

– Dans ces moments-là..., j'essaye de me faire la plus petite possible. Mais ça ne le calme pas ! Il continue à crier, à casser des objets... Et moi, je sais plus quoi faire.... Je tremble... en attendant que ça passe... avoua-t-elle.

– Vous a-t-il déjà frappée ?

– Non, me répondit-elle, apeurée, tout en détournant la tête.

Je ne fus pas dupe. Des cas similaires à celui de Monique, j'en connaissais des centaines : le dénigrement permanent par le conjoint, les insultes, parfois les rapports sexuels forcés et souvent – trop souvent – les coups. Et le déni de l'épouse maltraitée.

– De la violence verbale à la violence physique, il n'y a qu'un pas. Un pas trop souvent franchi. Un jour ou l'autre.

Elle ne réagit pas à ma tentative de lui ouvrir les yeux sur la triste réalité. Je continuai :

– Cela commence souvent par une simple gifle, puis une autre, puis viennent les directs du droit, les coups de ceinturon,... Et puis...

Elle m'écoutait d'un air absent. A ses mâchoires contractées, je comprenais qu'elle dissimulait des pans entiers de sa vie conjugale. J'insistai :

– Si vous ressentez la moindre crainte, n'hésitez pas : ici, à « Femmes solidaires », vous serez accueillie, logée avec d'autres personnes qui ont vécu le même cauchemar. Nous vous soutiendrons dans votre combat juridique. Et surtout nous vous aiderons à vous construire une nouvelle vie. La vie que vous méritez.

– Ne vous en faites pas, ça ira.

Je posai ma main sur la sienne :

– Soyez prudente. Tout bascule si vite... Avec un mari impulsif, il vaut mieux se mettre à l'abri.

Dégageant sa main, elle s'écria :

– Vous voudriez que ce soit MOI qui quitte la maison ? Pour venir vivre en foyer ? Et lui, il aurait la maison pour lui tout seul... Une maison qui est autant à moi qu'à lui ! Une maison que j'astique du sol au plafond chaque jour !

Elle reprit sa respiration pour conclure :

– Messieurs, soyez odieux, tyranniques : on conseillera à votre

femme de partir. Et vous, vous aurez le logement rien que pour vous.

Elle croisa les bras et déclara, solennelle :

– Moi, je tiens bon : je reste !

Face à son attitude récalcitrante, je m'efforçai de la raisonner :

– C'est que je n'aimerais pas que votre photo soit à la une du journal. Pour "faits divers".

« Ne vous en faites pas, ça ira », m'avait déclaré Monique Geukross pour conclure notre entrevue. Cette phrase, ce n'était pas la première fois que je l'entendais : Loren, Pascale, Aisha, Brigitte, Ninon, Charlotte l'avaient, elles aussi, prononcée. Et quelques mois plus tard... l'une d'elles avait été opérée en urgence, une autre avait perdu trois dents, une autre avait dû s'enfuir nue de son domicile,... Femme au foyer, ouvrière, institutrice ou cadre supérieur, aucune classe sociale n'était épargnée par les violences conjugales. Le statut d'infirmière libérale de Monique ne me rassura donc pas et je demandai à Bernard et Marie, deux bénévoles de notre association, de se renseigner discrètement sur le couple Geukross.

Ils se rendirent à Guérigny où ils se firent passer pour des sexagénaires qui envisageaient de fuir la capitale, son bruit, sa pollution et son individualisme, – tous ces désagréments qu'ils supportaient tant bien que mal depuis plus de quarante ans – pour profiter paisiblement de leur très prochaine retraite et qu'attirait tout particulièrement la Nièvre avec son calme, son air pur, sa proximité à la fois du Massif Central où ils se plaisaient à randonner et de l'Île-de-France où résidaient leurs enfants.

Accompagnés d'un agent immobilier, Bernard et Marie visitèrent une villa située près de celle du couple Geukross. Ils arpentèrent ensuite le quartier en quête d'informations sur ceux qui seraient leurs futurs voisins s'ils concrétisaient leur achat. Ils tentèrent d'orienter les discussions sur Monique et Denis, son époux, mais ils ne recueillirent que peu d'informations : ce couple vivait reclus à son domicile, sortant peu et ne recevant qu'exceptionnellement de la visite. Monsieur et Madame Lointrum, les propriétaires de la

maison jouxtant celle des Geukross furent légèrement plus prolixes : ils déclarèrent que les soirées de leurs voisins étaient très souvent « tumultueuses ». Toutefois, du fait de la bonne isolation phonique, ils ne savaient si les bruits qu'ils percevaient provenaient de simples escarmouches ou d'affreuses rixes. Ils leur confièrent même, à mi-voix, qu'il pourrait s'agir de jeux interdits... Madame Lointrum affirma également que, à chaque fois qu'elle passait devant la maison de ses voisins, elle apercevait à travers les persiennes la silhouette de Martine Geukross en train de dépoussiérer les meubles, de passer la serpillière, de recurer sa salle de bains,...

– Et lui, il ne bouge pas de son canapé !, ajouta-t-elle, scandalisée.

A l'heure de la sortie des classes, devant le lycée Jean-Jaurès où enseignait Denis, Bernard et Monique se joignirent aux parents et grands-parents qui attendaient leur bout d'chou. Ils apprirent que Denis était un professeur d'anglais fort apprécié par les élèves... car ceux-ci pouvaient chahuter à loisir pendant ses cours.

Le surlendemain, Marie inventa divers prétextes pour aller saluer plusieurs patientes de Monique auxquelles elle entreprit de faire la conversation. De Thibaut, l'adolescent, à Marcelle, la nonagénaire, sans oublier Justine, la quinquà la hanche luxée et Claudia, la jeune trentenaire opérée du sein, tous vantèrent le professionnalisme, l'amabilité, la délicatesse et la bienveillance de leur infirmière. Justine ajouta qu'il lui semblait –et elle insista sur le caractère hypothétique de sa déclaration– avoir aperçu à plusieurs reprises des bleus sur le corps de sa soignante.

Ces témoignages confortèrent ce que mon instinct m'avait fait pressentir. Martine m'avait dit la vérité et elle ne m'avait pas tout dit : chez les Geukross les disputes – fréquentes – n'étaient pas uniquement verbales. Que Denis, si débonnaire à l'égard de ses turbulents élèves, se déleste des tensions accumulées lors de sa journée contre son épouse, la si douce Monique, c'était malheureusement un comportement très classique.

Comme en de pareilles circonstances, je ne pouvais intervenir directement : je n'avais pas le droit de m'immiscer au sein de l'in-

timité d'un couple sans enfants sous leur toit. Il me fallait attendre que Martine ose à nouveau pousser la porte de notre association ou que les forces de l'ordre soient obligées d'intervenir –en espérant qu'elles n'interviennent pas suite à un décès...–

Trois mois plus tard, la photo de Monique Geukross figurait à la une du "Journal du Centre". Qu'un article lui soit consacré ne me surprit pas : j'avais reçu, quelques jours auparavant, un appel du commissariat de Guérigny à son sujet. J'avais confirmé qu'elle était venue, effarée, à la permanence de "Femmes solidaires" que j'animais pour témoigner de l'ambiance délétère qui régnait à son domicile. J'avais ajouté qu'il m'avait semblé qu'elle ne me disait pas tout et que la violence était probablement présente au sein de son couple.

– Que lui est-il arrivé ?, avais-je demandé, transie d'inquiétude.

– Elle, ça va ; c'est son mari...

Le policier m'avait alors expliqué que Denis avait été hospitalisé dans un état critique, la rate perforée.

– Madame Geukross a reconnu avoir administré à son époux un coup de pied brutal dans l'abdomen, mais elle a précisé qu'elle n'avait fait que se défendre. Notre médecin a d'ailleurs constaté que son corps était recouvert d'hématomes. Mais avant de classer le dossier pour "légitime défense", nous avons tenu à vérifier ses dires en vous appelant.

Ce ne fut donc pas la présence d'un article dédié à Monique Geukross qui me surprit mais le contenu de cet article. Pour rendre visite à son père hospitalisé, leur fils, Félix, avait fait le voyage depuis Sydney où il travaillait désormais. Le matin alors qu'il s'apprêtait à déjeuner, fatigué par ses longues heures de vol, il versa maladroitement le contenu de la cafetière dans son bol. La vue de gouttes de café sur le carrelage qu'elle avait soigneusement astiqué la veille irrita au plus haut point madame Geukross.

Effrayé par la réaction de sa mère - dont il connaissait pourtant le zèle pour la propreté -, le jeune homme s'habilla promptement et se rendit immédiatement à l'hôpital où il demanda à voir son

père. Malgré l'horaire matinal, il réussit à entrer dans la chambre. La main serrée contre celle de son fils assis à son chevet, Denis lui raconta combien le caractère de Monique s'était dégradé depuis septembre 2011, depuis que son fils unique était parti vivre à l'autre bout du monde. Pour compenser son absence et combler son manque de tendresse, sa mère passait tout son temps libre à balayer, récurer, polir, lustrer,... sa maison. Sa maniaquerie était devenue tellement obsessionnelle que son époux préférait demeurer prostré sur son canapé que de s'attirer des foudres pour la moindre salissure. Malgré toutes ses précautions, la fureur de sa femme s'abattait régulièrement sur lui lors de querelles où s'exprimait souvent -bien trop souvent- la violence du désenchantement de Monique. Tout comme il supportait le tohu-bohu de ses élèves, Denis encaissait les coups et se terrait dans le silence jusqu'à... ce jeudi premier décembre 2016 où le SAMU fut appelé en urgence.

À force d'arguments, le coeur brisé, Félix convainquit son papa de déposer plainte contre la femme qui partageait sa vie depuis plus de vingt-cinq ans. Il compléta sa déposition en précisant que Monique souffrait de fragilité capillaire, une affection particulière qu'elle exploitait à son avantage : elle avait pris l'habitude de se cogner volontairement contre les meubles...

Ainsi, comme je l'avais pressenti, Monique ne m'avait pas tout dit et la violence physique sévissait au sein de leur couple. Simplement les rôles entre les deux protagonistes étaient inversés. Une petite goutte de mensonge dans un océan de vérité, pourrait plaider son avocat...

3 - LES TRIBULATIONS D'AUGUSTINE

MICHÈLE BERTHIER

Vous n'imaginerez pas ce qui m'est arrivé, et encore, je ne vous dis pas tout ! Je me prénomme Augustine, je suis une femme respectable, approchant du demi-siècle, plutôt avenante d'aspect, coquette, de petite taille ce qui souligne mon allure enrobée, enfin quoi, je tiens ma place.

J'habite une petite bourgade de 1000 habitants.

Issue d'une famille appartenant à la bourgeoisie locale, je suis secrétaire de mairie. C'est vous dire tout le respect que mes concitoyens me portent. Mon domicile est situé en sortie d'agglomération, une grande villa de style empire, bien posée au milieu d'arbres centenaires et majestueux. J'ai toujours vécu dans cette demeure, mon père y est né, son père également, la lignée peut être remontée jusqu'à la révolution. Au fil du temps, l'habitation a subi bien des transformations, passant de l'état de simple ferme à son aspect actuel. J'arrive à maintenir le domaine en vivant chichement avec mon salaire mais les frais divers afférents à la propriété m'inquiètent. En particulier la toiture bien dégradée, de nombreuses tuiles sont fendues et je tremble à chaque tempête qu'elle ne soit emportée.

Je dois avouer que j'ai un peu arrangé mes déclarations d'impôt afin d'éviter de disperser inutilement des sommes importantes qui se trouvent mieux dans mes caisses que dans celles de l'état.

Mais l'autre jour en revenant de promenade, j'ai ramassé le courrier et comme à mon habitude, l'ai trié tout en remontant l'allée. Extirpant les missives des amas de prospectus et autres papiers mensongers, j'aperçois une enveloppe à l'en-tête de la trésorerie principale, j'ai failli avoir une attaque. Je me précipite à la maison, escaladant le perron à vive allure et me jette sur le vieux siège en cuir tanné. J'attrape mon coupe papier mais arrache la moitié de l'enveloppe dans ma précipitation. C'est un rappel à payer sous deux mois après rectification fiscale. Je n'arrive pas à compter les

zéros tant il y en a, perdue, la migraine me prend, l'angoisse me gagne, comment faire face à cela ? Je ne peux nier l'erreur, mais l'argent mis de côté sou à sou doit servir à réparer ma toiture, elle ne résistera plus longtemps ! Et encore, il n'y a pas assez d'économie, si je paie ce qui m'est demandé, les comptes seront plus qu'à secs.

Que vendre ? La maison ? Habiter ensuite un HLM... Impossible, ce serait trahir la famille et tous mes ancêtres. Mon mobilier ? Il ne reste plus grand-chose de valeur, avec la maison de retraite de mes parents à régler, presque tout y est passé.

Tiens ! La Chevrolet qui stagne depuis des années dans une remise, c'est une voiture de collection, en excellent état et elle a toujours été bichonnée par l'oncle Alfred avant que celui-ci par un soir de nuit sombre, disparaisse. Ayant fêté un peu trop son tiercé enfin gagnant, il a glissé lamentablement sur une bouse de vache. Trop ivre, il n'a pas retrouvé son équilibre et a atterri dans la fosse à purin. On l'a cherché partout avant qu'il ne resurgisse le ventre gonflé dans une odeur insupportable, c'était horrible. Le pauvre, pour une fois qu'il gagnait au tiercé ! Enfin sa voiture dont j'ai hérité me sortira d'embarras. Elle doit bien valoir une somme confortable, avec un petit rajout de mes économies ça devrait faire l'affaire, et tant pis pour la toiture, elle attendra encore un peu. J'irai mettre un cierge ce soir à l'église pour solliciter la clémence de Saint-Barnabé.

Je prépare l'annonce sans aucune difficulté pour décrire la Chevrolet corvette tant j'ai entendu l'oncle Alfred vanter ses qualités. Le lendemain matin, je me présente au bureau s'occupant de la feuille de chou locale. Léa, une jeune écervelée me toise. Je la dérange, elle se tourne et poursuit sa conversation téléphonique avec sa nouvelle conquête probablement. C'est une dévergondée dont les aventures font la une des soirées locales. Je me désintéresse de toutes ces histoires mais certains échos sont tellement forts qu'ils atteignent mes oreilles. Enfin, elle daigne raccrocher et me regarde d'un air hautain. Après le minimum d'échange de politesse elle me sort de sa voix de crécelle trop haut perchée : « Vous désirez ? »

Je réplique: « je vous apporte une annonce pour la rubrique voiture à vendre, mais attention, c'est une voiture de collection de grande valeur. »

« Bien » me répond-elle d'un air pincé, « Posez-ça sur le tas à traiter. Je m'en occupe tout à l'heure », j'insiste : « placez bien mon annonce, je vous en remercie ».

Je pars à regret, inquiète, ayant l'impression de laisser ma Chevrolet en des mains qui ne reconnaissent pas sa valeur.

Mais je me sens déjà libérée de ma dette fiscale, disons soulagée pour l'instant. En vaquant à mes occupations quotidiennes, et bien sûr assumant mes fonctions coutumières à la mairie, je retrouve mon calme et ma sérénité.

Le dimanche suivant, j'effectue mes emplettes au bourg. En chemin, j'ai croisé des connaissances que j'ai saluées comme d'habitude mais j'ai perçu quelques rires en coin, je me suis dirigée discrètement devant une vitrine pour vérifier ma mise, tenter d'apercevoir si quelque chose clochait dans ma tenue, mais je n'ai rien remarqué d'inapproprié. J'ai mis cette impression sur le compte de mon humeur trop joyeuse et imaginative. En pénétrant dans l'épicerie, deux gamins fort mal élevés m'ont bousculée en se précipitant vers la sortie, ils riaient aux éclats en prononçant un mot fort vulgaire que je ne répéterais pas mais qui voulait signifier « femme plutôt légère ». Il me semble bien que ce qualificatif m'était adressé car ils tendaient le doigt vers moi en prononçant ce vilain mot. Surprise, j'ai rouspété après ces sales garnements, l'épicière tout en approuvant m'a regardée avec un drôle de sourire qui ne m'a pas plu. J'ai demandé au plus vite mon kilo de carottes, mes cinq oranges, mes yaourts et quelques conserves, et, je suis sortie perplexe. Ayant d'ailleurs oublié l'achat des poireaux. Tout à mes pensées, j'ai croisé le curé, qui habituellement se précipite vers moi pour me saluer, mais ce jour, ne m'a pas tendu la main et m'a déclaré d'une tirade : « Je vous attends à confesse jeudi soir prochain, bonne journée ». D'étonnement j'ai lâché mon cabas, mes provisions se sont répandues sur le trottoir, les oranges ont roulé jusqu'au caniveau. J'en pleurais presque en les ramassant,

assommée par ces comportements étranges, humiliants et toutes les questions qui m'envahissaient. Je marchais le nez vers le sol de peur de croiser quelqu'un qui me fasse encore une réflexion odieuse et incompréhensible. Avant d'aller me réfugier dans mon domaine, je me suis décidée à faire l'effort de pénétrer dans la pharmacie pour me procurer de l'aspirine, le sang me battant les tempes de manière insupportable. J'entre dans la boutique, inquiète des réflexions que pourrait émettre le pharmacien car il aime faire des traits d'humour souvent lourds, le pauvre homme se croit spirituel. Il m'accueille avec un grand bonjour et me dit: « Que vous faut-il aujourd'hui ? »

Je rétorque: « de l'aspirine s'il vous plaît. »

Il me tend une boîte et avec un sourire ironique, déclare: « Ah passer de la vie monastique à la luxure, ça fatigue et laisse des courbatures ! »

« Monsieur qu'inventez-vous là, enfin je ne vous permets pas ! Quelle malveillance ! » m'écriais-je.

« Oh madame, ne jouez pas les saintes nitouches, on a connaissance de votre appel » réplique-t-il.

Dans quel monde suis-je ? Que m'arrive-t-il ? C'est un cauchemar, attrapant la boîte d'aspirine, je veux sortir, je me précipite vers la porte bousculant au passage un présentoir de pilules multicolores, tout s'écroule, moi aussi.

Quel spectacle, moi qui ai toujours donné l'image d'une femme digne et posée, vous n'imaginez pas, je me retrouve vautrée par terre dans l'officine, la jupe s'est relevée, les cuisses à l'air, entourée d'oranges et de carottes ! Tout ça dans le vacarme assourdissant de la chute en cascade des pastilles. Le pharmacien a eu pitié, il m'aide à me redresser, m'apporte un verre d'eau, je reprends des couleurs, je me hisse lamentablement sur mes jambes flageolantes pour m'échapper. J'entends un client jusqu'ici resté silencieux, déclarer dans mon dos : « elle espérait peut-être qu'on lui fasse le bouche à bouche ».

Confuse et honteuse, tout en m'interrogeant sur ma santé mentale,

je me glisse le long des murs pour atteindre mon refuge. Je prends un bon bain pour me laver de toutes ces insanités, et m'assomme avec un verre de lait au miel et au rhum, un remède ancestral familial qui a fait ses preuves, efficace pour évacuer les idées noires, mais j'y rajoute deux aspirines et m'anéantis dans un sommeil profond.

Dehors, l'orage gronde, les éclairs zèbrent la nuit, la pluie martèle tout ce qu'elle trouve en provoquant une sombre symphonie. Seule dans mon habitation, je somnole dans mon grand lit, blottie sous ma couette de plume, quand tout à coup je sens une goutte d'eau sur le nez, je me redresse, j'allume, une autre atterrit sur mon crâne, une fuite au plafond ! Je m'emmitoufle dans ma robe de chambre, j'enfile mes savates et grimpe dans les combles, effectivement ce que je redoutais s'est produit, il y a des fuites à la toiture, quelle déveine ! Certes, je m'y attendais mais quel cumul, les impôts, la toiture et par-dessus le marché, le village qui semble se méprendre sur mon compte.

Je finis ma nuit à la cuisine devant une infusion de verveine pour tenter de me calmer, refaire mes calculs afin d'assumer mes dettes fiscales et le couvreur, et aussi gamberger sur l'hostilité de la bourgeoisie, et surtout pleurer ma honte et mon désespoir.

Au petit matin je parcours l'allée pour accéder à la boîte aux lettres, trouvant un réconfort certain par l'entourage des marronniers centenaires qui la bordent. Le journal local s'y trouve. Je cherche mon annonce en vain. Je m'installe à la table de la cuisine avec un café bien fort, étudie consciencieusement toute la rubrique « véhicule à vendre », mais rien.

En colère, je décide de retourner au village, j'y vais au pas de course et pénètre vivement dans le bureau de Léa. Elle était en train de retoucher son maquillage. Ne lui laissant pas le temps de reboucher son mascara, je hurle : « Je ne trouve pas mon annonce. » Elle sursaute et avec une moue, déclare qu'elle a bien été publiée comme je l'avais demandé.

« Non » rétorquais-je, « je ne la vois pas ». « Mais si » me dit-elle calmement, elle prend un journal, tourne quelques pages et me

présente mon écrit dans la rubrique : « rencontres » !

Je me sens défaillir, j'explose, je ne répéterai pas les mots que je lui ai sortis, cela dépasse les convenances, j'étais hors de moi. Penaude, elle me répond en bégayant qu'elle n'avait pas compris le titre : « Chevrolet corvette » aussi elle l'a escamoté et s'est fiée au contenu qu'elle a trouvé plutôt coquin mais bien tourné, et pensait celui-ci à sa place. Ainsi entre deux propositions galantes, il se trouve : « Super affaire, mécanique ancienne, fort kilométrage mais en parfait état de marche. Première main, très belle carrosserie, lignes courbes et fluides. Bonne lubrification, pas de fuite. N'hésitez pas, venez la voir et l'essayer, vous serez enflammé et sa féminité saura vous charmer ». Suivi de mon nom en majuscules et mes coordonnées.

Désespérée, je me précipite auprès du maire, jaillis dans son bureau sans frapper, et tout en lui présentant le torchon, déclare : « J'exige un avis, non, un arrêté, plutôt une loi, enfin n'importe quoi mais que tout ça cesse et que ma dignité soit rétablie ». L'officier ébahi finit par comprendre le sens de ma requête malgré mes explications confuses. Il me promet un pavé sur toute la première page à la prochaine sortie du canard local, et dans l'attente m'encourage à rester au repos.

Je ne vous dis pas comment j'ai vécu les jours suivants, cloîtrée chez moi entre aspirine, rhum, miel.

Mais un matin, j'ai reçu un appel téléphonique : « Madame, bonjour, je me présente, je suis maître Guy, notaire et votre presque voisin, trois propriétés nous séparent. J'aimerais vous rencontrer pour échanger sur une affaire particulière. Viendriez-vous prendre une collation demain vers quinze heures ? »

« Heu, merci, mais en ce moment je suis en soucis pour diverses raisons et peu disponible pour une sortie ».

« J'entends, mais c'est une affaire que je voudrais garder discrète, aussi je préfère en échanger avec vous de vive voix. Je me permets d'insister, venez. Je pense que nous pourrions trouver un terrain d'entente ».

Ainsi, le lendemain, je m'arrange au mieux, tenue stricte mais distinguée. Avec ce notaire, nous nous sommes rencontrés diverses fois, à la messe, dans des occasions officielles car il est conseiller municipal, un homme charmant, un peu sévère d'aspect mais fort plaisant et discret. Un rendez-vous avec lui n'est pas pour me déplaire mais de quoi veut-il m'entretenir ? J'espère qu'il n'a pas eu vent de la regrettable histoire du journal.

Troublée, je me présente chez lui. Il m'accueille aimablement, nous nous installons confortablement dans son salon, les fauteuils sont moelleux et le décor de fort bon goût. Il nous sert un thé fumant et doré dans de la fine porcelaine, accompagné de petits fours fort alléchants. Je ne peux m'empêcher d'apprécier son élégance, sa moustache soignée et sa courtoisie. Après quelques échanges de civilités, « Alors de quoi s'agit-il ? » demandais-je un peu inquiète. Il sourit et me déclare : « Ne m'en voulez pas, je ne veux pas être désagréable mais, j'ai appris la mésaventure qui vous est arrivée ». « Laquelle ? » rétorquai-je plus rouge que jamais. « Eh bien votre désir de vendre votre véhicule ancien et la bêtise dans la parution de l'annonce. Je dois vous avouer que cette histoire m'a bien amusé et votre petit texte m'a fait fantasmer. Je vous propose un marché, je prends la voiture et réponds à l'offre de rencontre si vous êtes d'accord, bien sûr ».

« Comment, comment » je ne sais que répéter bêtement cela, « c'est terrible, comme vous y allez ! »

« Ne vous méprenez pas, Augustine, je plaisante un peu, je vous achète votre Chevrolet, votre prix sera le mien, mais j'en profite pour vous offrir des balades dans ce véhicule. Nous sommes voisins, du même monde, tous deux isolés, fréquentons-nous. Il y a longtemps que j'attends l'occasion d'approfondir nos relations mais je suis très timide sous mes grands airs et je dois dire que sans cet incident, je n'aurais peut-être pas osé vous inviter».

J'avale trois petits gâteaux puis je balbutie : « Pour la voiture, j'accepte, pour les balades, pourquoi pas ! ».

Mon charmant voisin me propose un repas en soirée pour sceller notre accord. Son petit rosé ajouté à sa compagnie agréable, j'en-

trevois une vie nouvelle et mes dettes s'envolent.

Depuis, la Chevrolet sillonne les routes et chemins de campagne alentours, avec à son bord, Augustine, toute pimpante, et Maître Guy, les moustaches frissonnantes. Finalement Léa ne s'est pas vraiment trompée, elle a juste oublié le fameux : « et plus si affinités », et encore, je ne vous dis pas tout !

4 - CARTONS ROUGES !

JEAN-CHRISTOPHE PERRIAU

Il est là, de l'autre côté de la rue.

Moussa.

Moussa Kanté.

Moussa-les-pieds-d'or.

Pourquoi ne l'ai-je pas abordé hier ? Pourquoi ai-je tergiversé ? Par honte ? Par remords ? Par peur des reproches ? Une simple interview, c'est tout ce que je voulais. Alors pourquoi avoir tant hésité ? Ce n'était pas la première fois que j'allais l'interviewer, après tout.

Car Moussa et moi avons une longue histoire commune. Une relation spéciale. Faite d'admiration, d'entraide, d'amitié. Et puis de déception, d'éloignement, d'oubli, de rancœur. Comme toutes les histoires d'amitié, je suppose. Et encore, je ne vous dis pas tout... Reste que nos parcours se sont souvent croisés...

Jusqu'à ce malheureux carton rouge.

J'ai rencontré Moussa quelques jours à peine après qu'il avait posé le pied sur le territoire français, il y a une vingtaine d'années. Il avait quatorze ans. C'est du moins l'âge qu'indiquaient ses papiers. L'Afrique, vous savez... Il arrivait de Sierra Leone, via la Côte d'Ivoire. Un ancien enfant-soldat. Qui aurait dû le rester si un type ne l'avait pas repéré en train de jongler avec un casque. Le type en question, un homme que je connais bien, était envoyé par un club français de haut niveau pour repérer les futures perles africaines. Alors qu'il était en route pour la Côte d'Ivoire, mon ami s'était retrouvé bien malgré lui coincé en Sierra-Leone qui était alors en pleine guerre civile, et il était tombé sur ce gamin qui alignait des centaines de jongles avec un casque de soldat, avec des noix de coco... Jamais il n'avait vu ça ! Et croyez-moi, il en avait vu des graines de champion. A son retour à Paris, il n'arrêtait pas de parler de ce gamin : « Imaginez un peu la scène : entre deux assauts, le

gamin posait sa kalash et se mettait à jongler avec tout ce qu'il trouvait. Un truc de dingue. Tout le campement se tenait autour de lui et décomptait à voix haute ses séries de jongles. Jamais moins de cent ! »

Mon ami a toujours refusé de m'expliquer comment il avait réussi à rapatrier Moussa à Paris, mais je le soupçonne d'avoir largement monnayé le transfert du gamin auprès des chefs rebelles. La guerre sait toujours où trouver son financement. Elle se contrefout d'où vient l'argent.

Bref, Moussa est arrivé en France alors qu'il ne parlait pas un mot de notre langue. Le pauvre gamin n'avait pas la moindre affaire, pas la moindre connaissance, mais au moins il était loin des balles, du sang et de la violence de la guerre.

Ma première rencontre avec Moussa a eu lieu lors d'un repas organisé par mon ami recruteur. Ce jour-là, j'ai émis quelques doutes sur le fait d'arracher un gamin à ses racines, à sa famille, à son milieu, mais ça n'avait pas l'air de choquer les autres convives. Et puis au fil du temps, je me suis rendu compte que le gamin en question avait une capacité d'adaptation incroyable. La seule chose qui l'intéressait, c'était de jouer au foot. Il a occulté son pays dès qu'il a chaussé ses premiers crampons. C'est comme si la guerre, les massacres, les coups de machette, comme si tout ça n'avait jamais eu lieu. Quant à sa famille, les rebelles l'avaient séparé des siens depuis des années, bien avant qu'il ne quitte son pays, et je crois que Moussa avait fait une croix sur eux depuis longtemps. Qui sait s'ils n'avaient pas été tués devant ses yeux. Il n'a jamais voulu s'ouvrir sur ce sujet.

Donc voilà le jeune Moussa dribblant, jonglant, tirant, marquant but après but, sous l'oeil de recruteurs ébahis. Comme je faisais moi aussi le tour des centres de formation afin de repérer les joueurs que je serais amené à interviewer dans le futur, j'ai eu l'occasion de voir l'étoile dans ses oeuvres. Et je suis tombé en admiration devant ce gamin. Comme tout le monde. Mon ami ne m'avait pas menti : Moussa avait vraiment une technique hors du commun.

Opportuniste comme je suis, j'ai tenté une première interview, mais le gamin possédait tellement peu de mots, y compris en anglais, qu'on a dû laisser tomber.

Lors de notre suivante rencontre, Moussa avait fait d'énormes progrès et on a pu faire une véritable interview qui a été publiée et qui m'a valu d'excellentes critiques : "Le ballon sauve Moussa des balles". Une belle histoire, à peine romancée. Moussa allait alors sur ses dix-sept ans et il était sur le point de signer son premier contrat pro. Aucun doute n'était permis. Moussa allait gagner des millions et devenir une icône. La star qu'un continent entier attendait. Une image d'espoir pour des millions de gamins défavorisés. La revanche d'un gamin sur le sort. Qui aurait pu lui prédire un tel avenir alors qu'il courait pieds nus sous les balles ennemies il y a encore quelques années ?

Le grand jour est enfin arrivé. Le match de sa vie. Les recruteurs des plus grands clubs étaient annoncés. Certains l'annonçaient déjà à Barcelone ou à Manchester.

Quelques jours avant le match, Moussa m'a appelé, la voix chargée d'émotion. J'ai mis ça sur le compte du stress, du trac. Pourtant, il y avait autre chose. Il s'est mis à me parler de cauchemars récurrents qu'il faisait, dans lesquels il se voyait jouer au foot contre ses anciens chefs, des cauchemars où on lui coupait la jambe à coup de machettes s'il ne marquait pas. J'ai essayé de le reconforter en lui expliquant que bientôt tout ça serait loin derrière lui, qu'il allait voyager dans toute l'Europe, jouer contre les meilleurs joueurs du monde et qu'il fallait qu'il se concentre sur son jeu, car il avait un don qu'il ne devait pas gâcher. Percevant son malaise persistant, je lui ai proposé de nous rencontrer afin de l'interviewer sur son passé, lui expliquant qu'en mettant tout cela par écrit, il exorciserait tout le mal qu'il avait vécu dans son enfance sierra-léonaise. Je pensais que l'amener à parler une fois pour toute de tout ça lui permettrait de vider son esprit et le préparerait au match de sa vie.

Ce fut sa dernière interview.

Elle n'a jamais paru.

Jamais je n'aurais pu me douter de la tournure des événements. La pression, le passé, les souvenirs enfouis qui ressortent... Je ne sais pas ce qu'il s'est passé dans la tête de Moussa. Tout au long du match, il s'est montré plus nerveux qu'à l'accoutumée, accumulant les contrôles ratés, les passes manquées, les frappes hors-cadres. Il a pourtant réussi quelques enchaînements magiques qui ont fait glousser l'assemblée.

Et puis il a perdu la balle...

Et la tête.

Moussa fonçait seul au but, sûr de lui, sûr de marquer. Un joueur adverse a réussi à le rattraper au prix d'une course folle et lui a repris le ballon le plus régulièrement du monde sans que personne n'y trouve rien à redire. Et là, d'une manière totalement inattendue et incompréhensible, Moussa a littéralement disjoncté. Il s'est jeté sur son adversaire avec une fureur que je ne lui soupçonnais pas et l'a roué de coups alors qu'il était à terre. Je ne sais pas dans quel état se serait retrouvé le malheureux gamin si les autres n'avaient pas plaqué Moussa au sol.

La sentence a été instantanée : CARTON ROUGE !

Expulsion immédiate.

En se rendant aux vestiaires, escortés par deux entraîneurs, Moussa est passé devant moi et m'a jeté un regard dans lequel j'ai vu une rage que je n'avais jamais crue possible chez lui. L'enfant-soldat avait réapparu, avec son escorte de violence inconsciente et de folie meurtrière.

Ce regard avait disparu lorsque je l'ai revu quelques jours plus tard à la sortie de la commission de discipline. Il avait laissé place à un regard perdu, vide de colère mais aussi de volonté, de joie. On venait de lui annoncer qu'il était expulsé à vie de la fédération, que plus jamais il ne rejouerait au football. Qu'il n'en ferait jamais son métier.

Et que par conséquent il n'intéresserait plus personne.

Moi y compris, je dois bien le reconnaître. Malheureusement.

Comme vous pouvez le deviner, le succès de mes papiers dépend essentiellement de la popularité du sportif sur lequel j'écris, et dans ce contexte, j'ai lentement et inconsciemment abandonné Moussa. Ma direction m'envoyant à plusieurs reprises couvrir des compétitions à l'étranger, je me suis absenté trop souvent pour que Moussa trouve encore en moi un réconfort ou un soutien. Et j'ai perdu tout contact.

Dès lors, le mot expulsion est venu régenter la vie de Moussa Kanté. Après l'avis de la commission de discipline, le malheureux a été de nouveau expulsé. Du centre de formation, cette fois. Sans qu'aucune précaution n'ait été prise. La poule aux oeufs d'or ne pondait plus. Moussa ne leur était plus d'aucune utilité. N'ayant ni famille, ni relation en France, Moussa s'est retrouvé SDF avec son sac de sport pour seul compagnon, réalisant qu'il était tout seul. Il venait d'avoir dix-huit ans.

J'ai appris, quelques années plus tard, au détour d'un de ces gueuletons réservés aux gens du métier, que la mère d'un gamin qui avait joué avec lui, assistante sociale de son métier, avait tenté d'aider Moussa. Elle l'avait notamment accompagné dans ses démarches administratives, mais aussi dans ses diverses tentatives pour trouver un hébergement. Malheureusement, au vu de sa situation, il n'y avait pas grand-chose à envisager. Son niveau d'éducation, son expérience professionnelle et sa situation administrative faisaient qu'il était quasiment impossible de lui trouver un emploi ou une formation.

Et puis est arrivée l'heure de l'expulsion la plus douloureuse. Moussa a vu arriver l'expiration de son Visa. Et c'est alors la République qui l'a banni. Après avoir disparu de la feuille de match, le nom de Moussa Kanté a disparu des registres. De la société française. Notre société, riche et opulente. Qui jette sans honte les enfants dont elle n'a pas besoin !

J'ai longtemps cru que Moussa avait été renvoyé en Sierre Leone, remis aux mains des chefs de guerre qui sauraient quoi en faire, même si les combats étaient censés avoir pris fin. Je me disais qu'il devait se trouver dans une mine de diamants, à creuser le sol sans

relâche pour enrichir les corrompus du pays, et fournir les parures de nos riches bourgeoises.

Et puis je l'ai revu, il y a quelques jours. Par pur hasard. Je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Il avait tellement changé. Ses traits s'étaient durcis. Son visage s'était entouré de dreadlocks emmêlées et chargées de poussière. Sa peau s'était asséchée, avait blanchi autour des articulations.

Qui aurait pu se douter qu'un footballeur incroyable s'était un jour caché sous ce corps rompu, usé jusqu'aux os ? Qui aurait pu croire que l'homme qui dormait sous cette couverture noircie par la crasse, souillée d'urine et d'excréments, avait été surnommé un jour le futur Pelé ? Peut-être grâce à la paire de crampons rongés jusqu'à la semelle qu'il portait encore à ses pieds comme s'il ne les avait jamais quittées. Et grâce à laquelle je l'avais reconnu.

C'est en le voyant ainsi que ma dernière idée d'article m'est venue : CARTON ROUGE ! La véritable histoire de Moussa Kanté.

Une histoire dont j'avais déjà la conclusion : Carton rouge à tous ces gens qui sèment de doux rêves dans l'esprit de tous ces gamins, profitant de leur naïveté, de leur fragilité. Carton rouge à ce milieu égoïste et ingrat. Carton rouge à cette société individualiste qui sacrifie ses enfants !

Je suis revenu quelques jours plus tard, prêt à renouer le contact avec Moussa, prêt à l'interviewer, à mettre en lumière le sort qu'il avait connu, à l'ériger au rang de martyr, à le montrer en exemple pour tous ces enfants déplacés, utilisés, traités comme des bêtes, de la marchandise, pendant que le monde du ballon continuait à s'engraisser.

C'était hier. J'étais là, au même endroit, de l'autre côté de la rue. Et puis je n'ai rien fait. Parce que j'avais honte. Parce que je méritais un carton rouge au même titre que les autres : pour avoir abandonné Moussa. A son sort, à ses démons.

Alors je suis reparti, le coeur lourd de colère contre moi-même, le coeur lourd de peine à la vue de ce que Moussa était devenu. Je n'ai pas pu dormir de la nuit, incapable d'occulter l'image de cette

couverture, de ce corps abîmé, de ce regard vide, perdu, ahuri. Combien de cauchemars étaient venus le hanter durant toutes ces nuits à la rue ? Avait-il reçu dans ses rêves la visite de ses chefs, de ses victimes, du joueur qu'il avait agressé ? M'avait-il vu un jour au plus profond de ses songes, brandissant à bout de bras un carton rouge lui signifiant que je l'expulsais de mon entourage ?

Si seulement il avait pu échapper à ces images, à ses démons. Si seulement il avait réussi à tenir éloigné son passé, ne serait-ce que quelques heures. Le temps d'un match. Je ne serais pas là, à observer impuissant le ballet des pompiers qui s'affairent autour de lui. Deux d'entre eux le soulèvent et le déposent sans ménagement sur un brancard. Le troisième étend une couverture qui vient recouvrir le visage inerte de l'ancien prodige et le brancard s'éloigne.

Un dernier pompier récupère les affaires de Moussa en grimaçant de dégoût. Seul reste sur le trottoir le carton qui faisait office de matelas. Il est rougi par les litres de sang que Moussa a perdu.

Ultime carton rouge.

Ultime expulsion.

5 - LES TRICOTEUSES

CLAUDE SOREL

Comme tous les jours depuis qu'elles étaient arrivées, Gervaise, Mathilde et Huguette, ces trois inséparables, se retrouvaient dans la salle d'activités manuelles pour s'adonner à leur passion commune, le tricot. Cette passion leur valait, d'ailleurs, de la part de tous les pensionnaires et de tout le personnel, le surnom de "Gang des tricoteuses".

Gervaise était arrivée la première, il y a dix ans. Mathilde pour sa part était arrivée six mois plus tard. Cette passion du tricot les avait immédiatement rapprochées. Quant à Huguette, arrivée l'année suivante, ayant la même passion, elle les avait naturellement rejointes aussitôt. Huguette avait soixante-douze ans. Bien qu'elle soit plus âgée qu'elles, Gervaise et Mathilde l'appelaient, non sans une pointe d'humour, "la petite dernière".

Depuis que les circonstances de la vie les avaient réunies, pas une seule journée ne s'était écoulée, sans qu'elles se retrouvent l'après-midi, pour s'adonner à leur passion commune. Elles n'auraient loupé pour rien au monde ce rendez-vous. Il n'y avait qu'une seule exception à ce rituel. Le premier dimanche de chaque mois. Ce jour-là, elles recevaient chacune un membre de leur famille. Gervaise recevait sa fille Irène, Mathilde son fils Jérémy et Huguette ses deux enfants Adeline et Patrice.

Il faut dire qu'en dehors du tricot, elles n'avaient pas grand-chose à faire. Pas de courses, pas de cuisine, pas de lessive. Elles faisaient juste un peu de ménage et encore, une fois par semaine un service spécialisé venait faire le plus gros du travail. Elles sortaient quand le temps le permettait dans la petite cour jardin donnant sur l'arrière des bâtiments, mais elles n'y restaient pas, ayant toutes les trois des difficultés pour marcher. Voici des années, qu'elles empruntaient chaque jour le long couloir qui les menait de leur chambre à la salle d'activités, accompagnées par Yvonne "l'animatrice" comme elles se plaisaient à l'appeler entre elles. De toutes

les animatrices, c'était Yvonne leur animatrice favorite, celle pour laquelle elles avaient une nette préférence. Odette, qui la remplaçait durant ses congés, n'avait pas à leurs yeux la même gentillesse ni la même indulgence. Elle n'avait jamais un mot gentil, jamais un geste amical. Toujours un ton sec, glacial, autoritaire lorsqu'elle leur parlait. Une chose était certaine, Odette ne serait jamais une amie pour elles.

Elles passaient la quasi-totalité de leur après-midi toutes les trois, seules dans cette pièce, à parler du point de riz, du point de Jersey ou du point de blé. L'une préférant les aiguilles de trois et demi, alors que l'autre avait une prédilection pour celles circulaires, tandis que la troisième vantait les avantages et les mérites des aiguilles en bambou sur celles en plastique, sans oublier la qualité de la laine et l'engouement qu'elles avaient toutes les trois pour les pelotes de laine de cinquante grammes, tout cela représentant autant d'énigmes pour les non initiés.

Cet après-midi-là, Gervaise en entrant dans la salle d'activités manuelles, laissa de côté son tricot. Surprises, ses deux amies lui demandèrent si tout allait bien.

— Les filles, il faut que je vous parle, leur dit-elle à voix basse. Mathilde et Huguette, intriguées par cette annonce faite sur le ton de la confiance, posèrent à leur tour leur ouvrage sur la table, prêtes à écouter les révélations de Gervaise. Ajustant ses lunettes, Huguette déclara.

— Nous t'écoutons Gervaise, qu'as-tu de si important à nous dire ?

— J'ai besoin de votre promesse à toutes les deux, je dis bien, votre promesse à toutes les deux, de ne rien révéler de ce que je vais vous raconter. Gervaise avait pris un ton solennel pour prononcer ces paroles.

— Tu peux compter sur nous, dirent les deux femmes curieuses et avides de connaître la suite.

Gervaise, après s'être tortillée sur sa chaise, après avoir tiré sur ses manches et passé à plusieurs reprises les mains dans sa chevelure blanche entama son récit.

— Aujourd'hui, ça fait très exactement treize ans que j'ai tué Raoul Rochebois, mon voisin.

— Comment ! s'écria Mathilde.

— Ce n'est pas possible, hurla Huguette.

— Ne criez pas comme ça les filles, dit Gervaise, Yvonne va vous entendre.

— Raconte, demanda à mi-voix Huguette.

— Raoul Rochebois c'était notre voisin à Château-la-Vallière quand nous y habitions Gildas et moi. Son terrain jouxtait le nôtre et depuis toujours, il revendiquait une parcelle de notre terrain sous prétexte que le bornage était mal fait. Il nous a fait cinq procès, cinq procès qu'il a tous perdus. Gildas, mon mari, ne le supportait plus. Quand Raoul a voulu faire un sixième procès, Gildas a fait une attaque, il en est mort. Trois mois plus tard, juste avant Pâques, j'ai reçu une nouvelle convocation au tribunal, toujours pour la même histoire de terrain. J'ai attrapé le fusil de Gildas, son fusil de chasse. Je l'ai chargé et je suis allé voir le Raoul. Il était dans sa cuisine, assis à sa table, il me tournait le dos, je lui ai mis deux coups de chevrotine. L'affaire était réglée. Je me suis vengée, c'est Raoul qui m'avait tué mon Gildas, j'ai supprimé le Raoul.

Le visage de Gervaise, affichait un léger sourire. Ces petites fossettes et ses lunettes rondes lui donnaient un visage poupin, angélique. Elle avait l'oeil vif et luisant, en se remémorant cette histoire, elle semblait avoir rajeuni de vingt ans.

— C'est à peine croyable, tu as un air si doux. On te donnerait le Bon Dieu sans confession, dit Mathilde.

— Puisque l'on est dans les confidences, j'en ai une à vous faire, dit Huguette, en regardant vers la porte d'où, à tout moment pouvait surgir Yvonne.

— Raconte, s'empressèrent de dire les deux autres.

— Moi, j'ai agi par jalousie, pas par vengeance. Ça a fait dix ans à

Noël dernier que je me suis débarrassée de Gérard, mon mari.

— Je croyais qu'il était parti avec une autre, s'étonna Gervaise.

— Il n'a pas eu le temps, j'ai fait le nécessaire pour qu'il ne puisse pas la rejoindre.

— Qu'as-tu fait ? dit Mathilde poussée par la curiosité.

Le visage maigre et ridé d'Huguette se figea. Un voile passa devant ses yeux noirs. Voulant ménager ses effets, elle prit le temps d'essuyer ses verres de lunettes avec le bas de son gilet.

— C'était au mois d'octobre, j'avais depuis quelques semaines des soupçons concernant la fidélité de Gérard. Puis un jour ces soupçons se firent preuve. Quelques jours avant Noël, Gérard m'annonça qu'il me quittait pour l'une de ses collègues de travail. Une certaine Audrey, plus jeune, plus jolie, plus gaie.

— C'est vrai que tu es souvent triste, commenta Mathilde.

— Laisse-la raconter, lui demanda Gervaise, sur un ton sévère.

Huguette reprit le cours de son histoire.

— Pour ne pas faire de peine aux enfants, Gérard me dit qu'il resterait jusqu'à Noël, qu'il ne partirait qu'au début de l'année suivante. J'étais anéantie. Je pleurais tout le temps, me demandant ce que j'allais devenir. Puis la rage m'a prise. Pour le réveillon, j'ai fait des feuilletés aux champignons et du turbot en papillote. Comme il s'agissait de portions individuelles, j'ai mis dans celles destinées à Gérard des amanites tue-mouches. Je dois dire que je ne l'ai pas loupé ce salaud. Ah, je donnerais beaucoup pour la voir la tête de la Audrey !

Gervaise comme Mathilde était médusée. Il y avait dans le regard d'Huguette une satisfaction certaine d'avoir accompli ce geste. Elle n'avait visiblement aucun remords.

Yvonne, après avoir furtivement frappé à la porte, entra dans la pièce. Les trois amies reprirent, dans la précipitation, leurs tricots respectifs, un silence gêné s'établit un instant, silence interrompu par Yvonne.

— Il est quatre heures, Mesdames. Voulez-vous un thé, une tisane ou une autre boisson ?

Après ce qui venait de s'être dit, les trois femmes mirent un certain temps à répondre.

— Thé pour tout le monde, imposa Gervaise.

Elles restèrent silencieuses, absorbées par leurs travaux, jusqu'au retour d'Yvonne chargée de trois mugs remplis d'un thé fumant et odorant. Quand cette dernière eut refermé la porte, Mathilde prit la parole.

— Honnêtement, je n'aurais jamais cru ça de vous. Gervaise, tu nous annonces, comme si de rien n'était, que tu as tué ton voisin à coups de fusil, et toi Huguette que tu as empoisonné ton mari sans le moindre état d'âme. Alors là, j'en reste coite. Je croyais sincèrement être la seule à avoir un secret, je dois me rendre à l'évidence, je me suis trompée.

Gervaise et Huguette aiguillonnées par l'aveu, sursautèrent.

— Toi aussi Mathilde tu as un secret ? dirent-elles en chœur. Raconte, on veut tout savoir.

Après s'être raclé la gorge et vérifié que la porte était bien fermée, Mathilde se lança.

— Moi, ce n'est ni la jalousie envers une autre femme, ni par vengeance pour un bout de terrain qui m'a fait agir, c'est la cupidité, c'est pour l'argent. J'ai tué ma soeur Olga, pour être la seule héritière. De tout temps, ma soeur a été la préférée de mes parents, elle a toujours été la plus gâtée, la plus favorisée. Mon père est mort le premier, et quand les médecins nous ont appris que ma mère était condamnée à très court terme, il ne fallait pas qu'elle puisse faire un testament dont la principale bénéficiaire aurait été, comme toujours, Olga. J'ai donc décidé de supprimer ma soeur pour être l'unique héritière. Ça a été très facile. Alors que nous rentrions toutes les deux en voiture chez moi, de l'hôpital où était maman, j'ai demandé à Olga d'aller ouvrir la porte du garage. Il faut que je vous dise, le garage est en sous-sol. Quand Olga a été

au bas de la pente, j'ai lâché le frein. Olga a été écrasée contre la porte du garage, j'ai même dû la changer. Un silence s'était établi dans la pièce, aucune des femmes n'avait repris son tricot. Gervaise reprit la parole.

— Eh bien maintenant, nous connaissons tous nos petits secrets. Pour ma part, je ne l'avais jamais avoué à personne. Pour Raoul, j'ai toujours dit que c'était un accident.

— Deux coups de chevrotine dans le dos, un accident, s'étonna Mathilde.

— Oui, j'ai toujours affirmé que les coups étaient partis tous seuls, reprit Gervaise.

Pourtant il s'est trouvé des sceptiques qui admettaient qu'un coup pouvait partir tout seul mais pas deux.

— Pour moi, dit Mathilde, j'ai toujours soutenu la thèse que j'avais fait une fausse manoeuvre. Mais personne n'y a vraiment cru.

— Et toi Huguette, demanda Gervaise.

— Moi, répondit Huguette, j'ai maintenu contre vents et marées qu'il devait y avoir un mauvais champignon dans le feuilleté que ce salaud de Gérard a mangé. Je m'en suis tenue à cette version.

Elles étaient toutes les trois, assises immobiles, les aiguilles à la main, ne disant plus un mot, perdues dans les pensées que ces aveux avaient fait remonter à la surface. Toutes les trois avaient le visage illuminé d'un léger sourire.

La vie continuait ainsi paisiblement. Les journées s'égreinaient toujours de la même manière. La sortie dans la cour jardin, le déjeuner pris en commun au réfectoire, l'après-midi dans la salle d'activités à tricoter. Elles ne reparlèrent jamais des confidences qu'elles s'étaient faites. Pas une ombre ne venait ternir leur quotidien, elles étaient heureuses. Enfin heureuses jusqu'au jour où elles apprirent avec tristesse, que leur animatrice préférée, Yvonne, était promue surveillante principale dans un autre centre pénitentiaire, celui de Perpignan, et qu'Odette la remplacerait.

6 - VENGEANCE À TOUT PRIX

COLETTE THIBEAULT

Novembre se déchaîne. En dieu rageur venu des contrées du Nord, Aquilon souffle sur le cimetière son haleine glacée en rafales incessantes et appuyées. Les potées sont renversées et les chrysanthèmes complètement échevelés. Devant la dalle de granit poli, transi de froid malgré le col du blouson relevé, le jeune Pedro rumine à voix basse. Sans larmes. Mais le chagrin est intact et la rancœur tenace.

- Mama, ils en sont encore après moi, oh, mama, si tu savais...

De ses doigts gourds, il façonne un bouquet de fleurs de soie puis redresse une plaque de marbre gravée d'un manège. Les lichens jaunes l'ont déjà incrustée ; Pedro les gratte de l'ongle avec insistance car c'est sa plaque à lui. Tout à son travail, il se penche un peu plus et bouscule un vase vide. Le choc sur le granit se répercute en écho dans le silence du cimetière désert.

Désert ? Non, pas vraiment. Occupé à récupérer les débris, Pedro n'a pas vu le bonhomme qui s'est approché, le dos voûté, un chapeau noir et une canne à la main.

- La vie est pleine de malheurs, jeune homme, je vous ai entendu. Je peux vous aider à soulager votre peine : quand la solitude pèse, vous savez, en parler peut faire du bien.

A la fois surpris d'avoir été entendu (parlait-il donc si fort ?) et par cette présence derrière lui, Pedro rétorque aussitôt :

- Monsieur, c'est bien aimable de vouloir m'aider. Mais ne vous méprenez pas, ce n'est pas la solitude qui me pèse, c'est la douleur d'avoir perdu ma mère trop tôt. Et c'est aussi le poids d'une injustice. Mais vous ne pouvez pas comprendre. Tout ça, c'est une triste histoire de famille.

- Si vous voulez, jeune homme, nous pouvons en parler. Je suis disponible, j'ai tout mon temps. Et puis votre compagnie me fera

oublier ma vieillesse et mes petites misères.

Pedro hésite, regarde sa montre : il a une bonne heure devant lui. L'esprit de sa chère Mama qui dort sous la dalle lui dirait : « Attention, danger ! » mais lui, ne perçoit rien. Et c'est ainsi que, dans le silence juste troublé par le menu crépitement du gravier sous les pas, Pedro suit le vieil homme jusqu'à la grille.

La rue du cimetière est la proie du vent du nord. Les tilleuls jaunis pleurent en rafales leurs sanglots de feuilles et saluent du bout des branches les deux silhouettes qui s'éloignent en direction du bourg. La tête penchée contre le vent, le vieillard tient fermement son chapeau de sa main libre.

Bar de la Place. Bouffée d'air chaud, relents de javel et de bière, de café et de tabac. Les dessins de la mosaïque du sol accusent les décennies et les lavages intempestifs. Près de la fenêtre aux affiches écornées, une table en formica et deux chaises dépareillées accueillent Pedro et son petit vieux.

- Deux cafés, s'il vous plaît.

Le patron affiche son sourire convenu. Deux tasses fumantes arrivent sur un plateau défraîchi. L'ancêtre insiste pour payer. La boisson savourée en silence propulse sa chaleur aux gorges glacées. Les doigts collés à la porcelaine, chacun savoure un instant d'éternité. Le cafetier a disparu ; la salle désormais déserte autorise les confidences. Pedro lâche son ennui et ses rancoeurs qui lui semblent s'alléger au fil de sa narration. Le vieux monsieur lui répond d'une voix douce :

- Si j'ai bien compris, au décès de votre mère à L. , vous êtes venus vous installer ici. Mais votre père, dans tout ça ?

- Je n'en ai plus : il est mort peu après ma naissance. Un accident. Ma mère s'est remariée avec un veuf rencontré à la foire, à notre foire... Elle a pensé à ma sécurité : il est riche. Ce sera un modèle pour toi, m'a-t-elle dit souvent. Oui mais voilà : avec le paquet cadeau du beau-père, il y a Max, son fils à lui, plus âgé que moi. Fourbe et méchant. De plus, mon beau-père ne m'aime pas : pour lui, je suis issu d'un milieu manouche, je suis le vilain petit canard.

Aussi, quand, il y a deux ans, un cancer a détruit ma mère, je n'ai eu qu'une envie : me trouver un job au loin. Loin, très loin d'eux. D'ailleurs, à dix-huit ans, je pouvais faire ma vie tout seul. C'est comme ça que je me suis retrouvé à travailler ici, chez mon oncle. Vous le connaissez peut-être : c'est Jef ; celui qui tient la pizzeria à l'entrée du bourg. Mais j'avoue que j'espérais autre chose.

Et Pedro poursuit, raconte son peu d'entrain à faire le ménage et servir les clients. Car son univers à lui, c'est la fête foraine, la musique des manèges, le bruit des autos-tamponneuses, la foule, les yeux brillants des clients devant les stands de barbe à papa, les parfums de gaufres, le rouge des pommes d'amour; c'est encore, après la fermeture, la belle mécanique des machines à entretenir, les peintures à refaire, les recettes à compter, sans oublier l'univers de la caravane où l'on se sent à l'abri comme dans un cocon. Comme il regrette tout ça ! Le pire, c'est que, depuis son départ, son beau-père et son fils se sont lancés dans d'autres attractions, dont un grand huit, un super palais des glaces et même un train fantôme.

- D'ailleurs, tenez, voilà où en est leur installation, dit-il en extirpant de sa poche un bristol d'invitation et une photo sur papier glacé. Je les ai reçus trois jours après leur inauguration. Et ça, ils l'ont fait exprès, juste pour que je voie tout ça. Vous allez me trouver méchant, mais j'espère que jamais ils ne connaissent le succès que nous avons, ma mère et moi, avec nos manèges. Je leur souhaite la faillite ! Oh oui !

De ses doigts pâles et parcheminés, le petit monsieur se saisit de la photo, sort ses lunettes et l'examine avec attention : wagonnets et rails brillants, entrée d'un train fantôme, néons et décors pimpants. Un sourire étrange étire sa bouche, ses yeux brillent d'un éclat soudain. Il regarde tour à tour Pedro et la photo, puis déclare, sur le ton du devin en pleine inspiration:

- Bah, ce n'est qu'un début. C'est une banale inauguration. Rien ne dit que ces attractions feront venir le chaland. Les gens se lassent... J'ai des doutes et même quelques idées. Peut-être que... Voulez-vous que je vous aide ? Je connais des gens, j'ai des ami...,

des aides... Et encore, je ne vous dis pas tout !

L'homme au chapeau semble tout à coup très sympathique. Sa voix est pénétrante, rassurante même. Ses paroles sont un baume apaisant. L'idée de la vengeance possible se coule dans le cœur de Pedro et y fond comme du beurre sur des épinards fumants. Le jeune homme sirote sa tasse de café d'un air absent. Un sourire intermittent fleurit sur ses lèvres. Des hypothèses s'échafaudent dans sa cervelle émoussillée.

- Je peux garder votre photo ? entend-il soudain.

- Pas de problème, répond Pedro. Je n'en ai plus besoin. Au décès de ma mère, ils se sont arrangés pour m'éliminer. Je suis complètement hors concours en ce qui concerne l'héritage. Il y a longtemps que je n'ai plus rien à faire à L.

- Je vous la rendrai, n'ayez crainte, j'en ferai une copie dès demain. Par contre, si cela vous est possible, j'aimerais que vous veniez me rendre visite de temps en temps. J'habite juste la petite maison derrière le cimetière. Comme ça, je vous tiendrai au courant de l'avancement des opérations. Et puis, vous rendrez service au vieillard solitaire que je suis.

- Si cela vous fait plaisir. C'est possible : j'ai du temps libre, dans l'après-midi, entre deux services chez mon oncle...

- Par votre présence, ce sera un peu de votre jeunesse, de votre vie, que vous m'apporterez, en échange de mes travaux. Nous allons anéantir les affaires de ces affreux qui vous ont chassé.

Les semaines ont passé.

Pedro a pris l'habitude de traverser le bourg presque chaque jour lors de la pause postprandiale que lui accorde son oncle ; il emprunte le chemin qui longe le cimetière et se rend à la maison isolée de son nouvel ami. Le vieux insiste à se faire appeler Monsieur Luc et l'accueille, plein de prévenances, plein de questions aussi. Pedro sirote ses fades tisanes, plus par politesse que par plaisir, s'ennuie dans cette maison sans âme, mais il tient sa promesse et s'oblige à parler de sa jeunesse. Il évoque ses écoles

itinérantes, les manèges, ce monde de bruits et de fêtes qui lui était familier. Il ressort de ses visites chaque fois plus amer, avec de plus en plus de regrets de sa vie d'autrefois même si celle-ci fut émaillée de contrariétés.

Les jours défilent, monotones. Novembre a laissé la place à décembre. L'hiver se hâte, précoce et implacable ; malgré tout, les visites continuent. Hélas, Monsieur Luc ne parle plus de ses projets. Le doute étreint Pedro : comment le bonhomme va-t-il s'y prendre pour ruiner l'entreprise de ce satané Max? Possède-t-il vraiment ces appuis haut placés et ces sbires dévoués ? Quelle est donc la nature de ces aides mystérieuses qu'il n'a pas pris le temps d'expliquer ?

En outre, l'emprise du vieux lui pèse un peu plus chaque jour, l'empêche de voir d'autres personnes, de sortir avec des jeunes, de rencontrer de possibles jeunettes. Le jeu en vaut-il la chandelle ? Pedro se sent las. Ne faudrait-il pas mieux arrêter tout cela ? Ne perd-il pas son temps avec ce radoteur qui se complaît dans ses souvenirs qu'il lui fait narrer en détail ? Par instant, une petite voix lui souffle : « Quitte ce bonhomme tant qu'il est temps, Pedro. Arrête de ruminer ton passé. Va de l'avant, construis ta vie toi-même, et tout seul, Pedro. Tout seul ! » Mais, comme par enchantement, le bonhomme surprend la petite voix de sa conscience et obtempère aussitôt :

- Arrêter ? Quelle idée ! Vous m'apportez votre présence, votre vie, votre jeunesse, mon cher ami ; et ça, vous m'en avez fait promesse. Ne vous en faites pas, mon cher, je tiendrai aussi la mienne ! Attendez la fin décembre ; là, je vous réserve une surprise : ah oui, il y aura beaucoup de chambardement à L... au matin du trente-et-un. Nous n'irons pas jusqu'à l'année prochaine, soyez-en sûr. Et encore, je ne vous dis pas tout...

Pedro repart, rasséréiné : une toute petite graine d'espoir s'est mise à germer en son coeur, même s'il est un peu agacé par le mystère que laisse planer le bonhomme avec son « Et encore, je ne vous dis pas tout. »

Le travail chez l'oncle Jef lui paraît soudain moins fastidieux. Avec

une ardeur nouvelle, il lave, récure, essuie, balaie, prépare la pâte à pizza, allume le four, se brûle les doigts sans gémir, prend les commandes des clients sans se tromper, porte des plateaux lourds sans faiblir, installe guirlandes et décors de Noël sur la façade et dans la salle de la pizzeria. Son oncle est content : son établissement a fière allure et la fin d'année s'annonce bien.

Dehors, la neige et le vent glacial se sont invités aux festivités de l'hiver. Le jour de Noël arrive, avec ses joies fugaces, ses solitudes cachées et ses amertumes profondes. Le travail acharné de Pedro efface sa tristesse et ses regrets.

Encore quelques jours à affronter le froid lors des visites au vieux, quelques jours à espérer une kyrielle de joyeuses catastrophes à ce satané Max et à cet infâme beau-père.

Puis, bientôt, plus que deux jours.

Enfin, c'est le dernier jour : d'après les promesses du vieux, demain, en ce matin du 31 décembre, Pedro devrait avoir une bonne nouvelle. Il est confiant. La nuit sera douce et pleine de rêves fabuleux. Vivement demain ! Là, tout sera dit !

La nuit a été écourtée. A peine réveillé, bien au chaud sous la couette, une fois de plus, Pedro repasse en revue tous les ennuis possibles qui pourraient ébranler le parc d'attractions: incendie, explosion, mort accidentelle du propriétaire ou de son vilain fils, attentat fanatique, panne totale et irréversible de tous les jeux, faillite financière ou, le meilleur : la prison pour Max et son père pour cause de fraudes aggravées.

Il pense au carton d'invitation et à la photo qui le narguent, posés sur la cheminée qui lui sert d'étagère. D'un bond, il se lève, n'a qu'une idée : maintenant, il ne lui reste plus qu'à les déchirer. Mais où sont-ils ? Il cherche, les retrouve tombés sous la chaise, les ramasse et s'écrie, tout éberlué :

- Purée, quelle transformation ! Ah, ben ça!

Pedro n'en revient pas : sur le cliché, tout est transformé au parc de L. ; le grand huit est rouillé et a perdu ses wagonnets, l'entrée

du train fantôme est envahie d'herbes et de ronces. Tout paraît abandonné depuis des lustres.

- C'est inouï : comment est-ce possible ? C'est une vraie ruine! Alors ça, c'est complètement magique !

Pedro pousse un rugissement et entame une danse sauvage dans la pièce. Enfin, il est vengé ! Avec un mélange de joie et de mépris, il jette bristol et photo à travers la pièce, mais soudain son regard croise son reflet dans la glace au-dessus de la cheminée...

Stupeur : quel est donc cet homme dans le miroir, cette silhouette étrange et qui fait la même chose que lui ? Qui est ce vieillard aux cheveux de neige, au visage ridé, aux joues creuses, au rictus édenté ? Serait-ce lui, Pedro ? Il se palpe, ouvre la bouche, fait le compte de ses chicots ; ses doigts soulèvent une dérisoire mèche blanche sur son front dégarni. C'est incroyable : il semble avoir cent ans. Il est encore plus délabré que le grand huit de la photo. Aurait-il fait comme lui le même bond dans le Temps ? C'en est à pleurer de désespoir.

Toc-toc-toc... Toc-toc-toc... Quelqu'un frappe à la porte de la chambre, celle qui donne sur la cour.

- Bizarre, à six heures du matin ! Qui est-ce ?

Pedro prend quand même le temps d'enfiler son jean et de passer un pull avant d'ouvrir la porte. Et reste cloué.

Il neige. ... Sur le seuil, contre le bleu de la nuit, se découpe une silhouette que le réverbère poudre de menus flocons orangés ; c'est le vieux Monsieur Luc, immobile et raide, tout vêtu de noir, avec sa canne et son chapeau.

Pedro est hébété : que fait-il là, lui, à cette heure si matinale ?

L'homme arbore un sourire étrange, un sourire de vieux renard. Il a ce regard mystérieux et cette voix douce :

- Tu es prêt, mon ami ? Viens, je t'attends. Non, inutile de prendre ta valise. Là où nous allons, tu n'en auras plus besoin. Non, nous n'allons pas à L., ce n'est pas la peine : tu as vu où en sont leurs

installations : il n'y a plus que des ruines. Tu peux être content de moi, j'y ai bien travaillé, il n'en reste presque rien ! Maintenant, il me reste à m'occuper de ton sort. Je te l'ai promis, tu te souviens...

Ah, j'ai oublié de te dire : mon vrai nom, ce n'est pas Luc, c'est Lucifer.

7 - UNE GRENADE À MOTS

ANNE-MARIE GORCE

Elle parle. Elle parle tout le temps.

Elle parle pour combler le vide de son appartement une fois que toute sa petite famille est partie. Elle parle pour annihiler son angoisse du silence, ses peurs : celle de mourir, mais surtout celle de vivre. Elle parle aux oiseaux, aux arbres, aux animaux, aux objets, aux humains aussi bien sûr. Mais elle parle tellement, que ceux-là, ne l'écoutent plus, ne l'entendent plus. Son sempiternel bavardage est assimilé aux bruits de leur vie quotidienne au même titre que les avions, les voitures du périphérique, les motos...

Son mari aime à dire que, dès qu'elle met pied à terre, elle déclare la guerre au silence, qu'elle dégoupille et émet sans relâche sur onde courte, que sa bouche est un four à mots, prisonniers la nuit, qu'elle lâche le matin, froids, tièdes, brûlants ou trop cuits, mais libérés pour envahir tout l'espace sonore.

Elle parle du ménage, de la qualité de la lessive, du prix des légumes, de la dernière recette de Marmiton.com. Elle parle de la préparation de Noël ; elle en parle juste après avoir parlé des morts qu'il faut honorer à la Toussaint, à qui elle tient de grandes conversations lors de ses visites au cimetière. Peut-être celles qu'elle n'a pu avoir avec eux de leur vivant ?

Elle parle de la télé et, horreur, elle parle devant la télé ! Elle veut participer au foot : elle n'y connaît rien. Là, son mari d'ordinaire patient, trouve ça purement insupportable. Il est déjà obligé de se taper les commentaires discutables du présentateur sportif, alors les bavardages insipides et inappropriés de son épouse, lui gâchent tout plaisir. Quant à ses enfants, des ados branchés variétés et télé-réalités, ils ont opté pour le casque depuis belle lurette et s'amuse intérieurement de voir remuer les lèvres de leur mère surnommée alors « Motus-Sono ». Tous un peu honteux au fond d'eux-mêmes, il faut tout de même l'avouer. En conséquence, après concertation familiale, on lui a acheté son propre poste.

Pour ne pas la blesser, la lâcheté collective a argué que ce serait bien qu'elle puisse, certains soirs, se poser un peu tranquille devant ses propres émissions, plutôt que de subir les choix des autres.

Elle parle au téléphone. Enfin, elle ne lui parle pas comme à une personne, non... pas encore ! L'aspirateur ou le chiffon en main, elle le guette du coin de l'oeil et surtout tend l'oreille. Elle le sollicite en silence. Alors, gare à vous si vous l'appellez : votre heure est venue et je pèse le mot heure, votre Heure est foutue. Ne l'appellez que si vous n'avez rien de mieux à faire !

Par contre, elle ne parle pas d'elle. Enfin quand je dis d'elle, je veux dire de son moi profond, de ses émotions, de ses attentes, de ses envies. Elle ne parle pas de livres non plus, ni de cinéma, ni de théâtre. Non, non ! Ça, c'est un autre monde dont elle s'exclut. Elle n'a pas le temps de lire, il lui faut tellement de temps pour parler de tout, et surtout de rien.

Même la concierge de l'immeuble a compris. Et pourtant, Madame Bazinon, en est une de sacrée pipelette ! Rien ne lui échappe dans l'immeuble. La moindre dérogation à une habitude est remarquée, analysée, colportée. Cette gazette locale est battue à plate couture, là, et le vit très mal. Si elle se trouve à faire le ménage dans les étages ou à sortir les poubelles quand elle entend claquer la porte du troisième, vite elle bat en retraite dans sa loge, ayant l'air très occupée.

Au marché, les commerçants, polis, lui font bonne figure, son argent n'est pas bavard, mais eux toussent, sont aphones ou tiennent leurs mots en laisse. L'allée se vide rapidement quand elle apparaît. Alors, elle se parle. Elle sème des mots sur son passage comme un fin crachin qui devient une averse si elle ne trouve aucun interlocuteur.

Se taire est un véritable drame pour elle. Elle a banni et le verbe et le fait. Sans paroles, elle n'existe pas !

Ce jour-là, son fils aîné est rentré, débraillé, hirsute, révolté. Il a jeté son cartable ou plutôt le grand sac qui lui sert de cartable et s'est assis lourdement à table :

« M'man, faut qu'j'te parle.

—J'ai pas le temps mon grand. Ce soir, j'ai prévu un gratin dauphinois et j'ai pas encore épluché...

—Il a hurlé : M'man j'te demande jamais rien ! Pour une fois, écoute-moi ! Je vais être viré trois jours, tu m'entends ! Et tu sais pourquoi ?

Interloquée, la parole domptée, elle bredouille :

—Non.

—Figure-toi que nous avons fait un footing avec la prof de gym autour d'un champ de maïs. Pour rigoler, on a arraché quelques « cheveux » des épis pour en coiffer nos copines. La prof nous a vus et a commencé à brailler. Alors, j'ai voulu faire le malin : j'ai lancé que ça mettrait sûrement pas le propriétaire du champ en faillite. Là, elle a fait sa crise d'autorité. Conseil de discipline et elle a obtenu de me faire exclure pour insolence caractérisée !

Elle qui parle tout le temps, la voilà silencieuse, face à une responsabilité maternelle qui la terrorise. Pour une fois que son fils l'inclut dans sa vie et a besoin d'aide, elle ne doit pas se tromper.

—Tu dis rien M'mam ? Tu trouves pas ça dégue...

—Pas de gros mots s'il te plaît. Attends, je réfléchis. Je vais...oui, c'est ça, je vais demander un rendez-vous à ta prof.

—Quoi ?

—Ben oui, je vais aller lui parler. Je ne vois pas autre chose faire.

—La pauvre ! marmonne l'ado entre ses dents

—Qu'est-ce que tu dis ?

—Rien. »

Deux jours plus tard, la voilà face à la prof de gym.

Sans plus attendre, elle dégoupille en beauté : son fils n'a pas été malin, elle comprend, bien sûr, la nécessité d'une sanction, mais pas d'être mis à la porte trois jours pour avoir décoiffé quelques

pommes de maïs en courant sur un chemin de campagne, enfin ! Elle le connaît bien, cet enfant, il n'a pas voulu se montrer insolent, juste un peu humour d'ado, limite, oui peut-être.

D'ailleurs, un sentiment d'injustice l'habite, ce garçon, depuis cette menace d'exclusion, et risque d'entraîner d'autres rebellions plus sérieuses, néfastes à une scolarité jusque-là sans histoire. C'est la voie que l'école veut lui faire emprunter ? Celle de se braquer et de s'opposer désormais à un système qu'il respectait jusqu'alors ? Car un renvoi, ça va figurer dans son dossier non ? Une telle injustice peut avoir des conséquences imprévisibles sur un avenir prometteur. Il faut bien réfléchir à ça. Voyons Madame nous sommes adultes, nous !

Comprenant à ces mots qu'elle s'emballa un peu et risque plutôt de nuire à son fils, elle se radoucit, tout en maintenant son avantage devant la prof médusée. Elle reprend alors, dans le registre de l'humilité. Il est évident qu'elle ne voudrait en aucun cas se mêler de la vie du collègue, ni critiquer ou saper un acte d'autorité, mais qu'en tant que mère attentive, elle tient à souligner le décalage entre le fait reproché, une pure blague de potache, et la sanction. Son fils a manqué de respect au travail du propriétaire, au maïs même, à la rigueur... , d'ailleurs, soit dit en passant la nature et les animaux risquent d'infliger à cette culture d'autres dégâts, bien plus dommageables, et on ne les punira pas eux !

La prof ne peut en placer une. Elle se refuse pourtant à perdre la face. Forte de son statut, profitant d'une respiration, elle tente alors :

« Très bien, très bien Madame, je vous entends et je reconnais que vous n'avez pas tort. A l'écoute de ces arguments, je vais repenser ma posi...

— Oh merci. Comment vous dire ma gratitude ? Sans laisser le moindre temps pour la réponse, la voilà repartie, en remerciements cette fois. C'est que la machine une fois lancée on ne l'arrête pas comme ça. Elle parle de la grande âme des enseignants, de leur professionnalisme, du sens de leur mission, du fait que la mère d'élève qu'elle est ne doutait pas d'être entendue, et que si la décen-

ce ne la retenait pas, elle embrasserait bien la brave femme en face d'elle, une mère elle aussi assurément... !

La prof y serait sans doute encore si la sonnerie annonçant la reprise des cours ne l'avait sauvée.

En rentrant chez lui le soir, le gamin a sauté au cou de sa mère :

« Bravo M'man ! La CPE m'a convoqué pour m'annoncer que, vu ma conduite, les profs avaient réfléchi, et que quatre heures de colle suffiraient. T'es géniale ! Mais qu'est-ce que t'as bien pu lui raconter à la prof de gym ? Comme je sortais, rassuré, la CPE a ajouté avec son air pincé que j'avais vraiment de la chance d'avoir un tel avocat.

— J'ai pourtant pas pu dire grand-chose mon chéri. Juste deux ou trois mots. La sonnerie m'a empêchée de développer mon point de vue. »

8 - HEU...REUX !

MARIE-ANGE SCOTTO

Marine était contente d'avoir réussi à quitter un peu plus tôt que d'habitude le cabinet dentaire où elle travaillait. Elle était impatiente de retrouver Maxime, son mari, qu'en cette saison estivale, elle ne voyait qu'en fin de semaine. Dans un virage, il avait fallu ce méchant rebord de trottoir pour lui éclater son pneu. Pas vraiment étonnée, elle le regardait d'un air dégoûté, tout en remontant une mèche de cheveux qui lui tombait sur les yeux. Normalement, un "truc" pour démonter la roue devrait se trouver dans le coffre, mais à part des tennis, un chapeau de paille et des couffins, même en fouillant bien, rien qui ressemblât à un outil ! Une chance, elle n'avait pas sali sa jolie robe blanche et à peine écaillé son vernis à ongles. Décidément son voyage se terminait mal. Elle se faisait une joie de faire à Maxime la surprise d'arriver le vendredi soir au lieu du samedi midi.

Il tenait une boutique à Saint Tropez, et en cette saison, pas question de la fermer, même une heure, car elle était toujours pleine de touristes. Bien qu'à seulement deux kilomètres du magasin, il faisait trop chaud pour y aller à pied avec ses escarpins neufs. Et, comble de malchance, son portable était déchargé. Dubitative, elle en était à demander de l'aide en haut lieu :

– Mon Dieu, ne me laissez pas tomber. Aidez-moi, je vous en prie.

La connexion fut rapide, car presque aussitôt elle entendit :

– Bonjour madame, puis-je faire quelque chose pour vous ?

– Rapide, pensa-t-elle !

Marie se retourna émerveillée et reconnaissante, malgré le petit sourire moqueur qu'elle enregistra au passage. "Pas le moment de se vexer", se dit-elle. L'homme qui avait parlé avait l'air sympathique. Il devait avoir la quarantaine, du charme et un sourire...

– Oh oui monsieur ! Bien volontiers. Mais je ne trouve pas l'outil pour défaire le pneu.

– Vous permettez que je regarde ?

– Oui, répondit-elle, en ouvrant le coffre.

Et, pour bien lui faire comprendre qu'il ne fallait pas qu'il se fasse d'illusions, elle lui expliqua qu'elle allait rejoindre son mari qui tenait la boutique "66" sur le port.

– "66" ! Mais je connais votre époux, Maxime. C'est un homme charmant. Nous discutons souvent astronomie ensemble, en prenant un café avant l'ouverture de sa boutique.

Il travaillait avec précision, les gestes étaient sûrs.

– On dirait que vous avez fait cela toute votre vie, minauda-t-elle, admirative.

– Sans jupe courte, ni faux-ongles, cela nous est quand même plus facile, répliqua-t-il avec un sourire.

Dix minutes plus tard, il se releva en s'essuyant les mains, comme il pouvait, avec un morceau de chiffon trouvé dans le coffre.

– Voilà qui est fait, dit-il.

Elle était partagée entre la colère et l'envie de rire, car elle venait de s'apercevoir que le "chiffon" était, en fait, son écharpe en soie !

Mais maintenant très gênée, elle se demandait comment le remercier. Elle ne savait pas où il allait, mais maintenant il avait les mains sales, et elle s'en sentait responsable.

– Si vous voulez, nous allons jusqu'à la boutique et vous pourrez vous laver les mains.

– C'est gentil, mais ne vous inquiétez pas, j'entends la cloche de l'église, il faut que j'y aille. Mais nous nous reverrons.

A plus tard.

Arrivée à la boutique, elle retrouva son mari avec toujours autant de bonheur. Le temps n'avait pas marqué leur couple. Elle lui

raconta sa mésaventure tout en l'aidant à fermer, et lui expliqua qu'elle n'avait pu remercier ce monsieur.

L'occasion se présenta une heure plus tard, alors qu'ils prenaient l'apéritif sur la terrasse d'un petit bar tranquille. L'homme passa. Marine le reconnut et dit à son mari :

– Voilà mon sauveur. Dis-lui de venir prendre l'apéritif avec nous pour le remercier.

– Ah ! mais je le connais ! c'est Ludovic, dit-il en se levant pour l'inviter.

L'homme, après une légère hésitation, regarda sa montre et accepta. La conversation était facile et animée. Marine remarqua qu'il était instruit, sans chercher à épater la galerie. Mais après avoir regardé sa montre, il s'excusa d'être obligé de partir.

– Vous avez l'air très occupé ? dit Marine, curieuse.

– Oui, effectivement.

Il ajouta avec un grand sourire :

– Et encore, je ne vous dis pas tout ! Mais on m'attend au restaurant du port. Je dois y aller.

Après avoir dit au revoir, il disparut à grands pas souples.

Le couple finit la soirée harmonieusement, mais Marine était intriguée par Ludovic. Un garçon beau, intelligent, cultivé, ne devait pas être célibataire ! Qui attendait-il à la sortie de la messe, une compagne ou peut-être une vieille mère ? Ne pas vouloir être en retard prouvait qu'il était attentionné. Le lendemain était un samedi, elle aimait aider son mari au magasin, "jouer à la vendeuse" disait-elle.

Le dimanche soir, alors qu'elle prenait la route du retour, elle entrevit encore Ludovic. Il lui fit un petit signe de la main, toujours pressé. Pendant la semaine suivante, Marie repensa plusieurs fois à cet homme étrange. On dit que les femmes sont curieuses, mais Marine ne se sentait pas ainsi, c'était de l'intérêt, cet homme l'intriguait. Elle n'avait pas demandé à son mari ce qu'il faisait dans

la vie, ni s'il était marié ? Pour le voir si souvent dehors, c'est qu'il ne devait pas travailler dans un bureau, ni dans un commerce, mais où alors ?

Le samedi suivant, elle se promit d'en savoir plus. Sinon, elle poserait carrément la question à Maxime. Elle ne le revit que le dimanche en fin d'après-midi. Elle pensait déjà au retour, quand soudain il passa devant la boutique.

– Bien que très pressé, je ne voulais pas passer sans vous saluer, dit-il.

– Attention ! Je surveille, lança Maxime en souriant.

Marie n'avait pas eu le temps de questionner son mari, mais elle voulait savoir. Elle s'enhardit et dit :

– On vous attend au bar des tilleuls après vingt heures, d'accord ?

– Oui, répondit-il, en sortant un portable dernier cri. Je donne un coup de téléphone et j'arrive dès que je peux me libérer.

La journée finie, ils se retrouvèrent, tous les trois, devant une boisson fraîche. Ludovic, qui avait montré, la veille, à Maxime, comment faire ses comptes sur son ordi, lui demanda s'il avait réussi, et Maxime reconnut qu'il était ravi, cela lui faisait gagner beaucoup de temps.

Marine attendait le bon moment pour poser la question qui lui tenait à coeur. Elle jugea qu'enfin l'instant était arrivé.

Elle se jeta à l'eau :

– Vous savez tout faire ! Mais, que faites-vous exactement dans la vie ?

Un petit silence suivit.

– Maxime ne vous a pas expliqué ?

– Non, l'occasion ne s'est pas présentée, bredouilla Maxime gêné.

– Non, mais vous savez, on a si peu de temps pour parler en ce moment. Alors questionna-t-elle curieuse ?

– Alors, eh bien ! Je suis mendiant, clochard si vous préférez ! Et, croyez-moi, c'est un travail à temps plein ! C'est pour cette raison que vous me voyez toujours courir. Le matin, je suis à la sortie de la première messe, puis je prends ma voiture et je file pour être à la sortie de la messe de dix heures à Ramatuelle, puis je reviens ici pour la sortie de la grand-messe. Avec cela, je rends quelques petits services comme sortir les chiens d'une dame âgée, deux fois par jour. Je rentre l'éventaire de l'épicière qui a mal à la jambe. Et je vais chercher les sacs poubelles du restaurant qui est obligé de les sortir juste au moment du coup de feu et n'a pas le temps, et plein d'autres petits boulots. Voilà, vous savez tout. Peut-être ne voudrez-vous plus me parler maintenant ?

Marie était sidérée. Elle avait tout imaginé sauf ça !

– Pourquoi ! En voilà une idée. Mais, dites-moi, comment avez-vous été amené à faire ce choix, si toutefois cela en est un ?

– Oui, c'en est un. Je suis ingénieur informaticien et j'étais employé dans une boîte où l'on vous oblige à travailler de plus en plus en vous fixant des objectifs draconiens. Elles se valent toutes, vous savez, l'objectif c'est le rendement. J'étais arrivé à un certain ras-le-bol de ma vie parisienne, plus un chagrin d'amour que je croyais inconsolable, font que j'ai tout quitté. Je vis dans ma voiture, au soleil de Provence. Je gagne suffisamment, pas autant qu'avant, mais je suis heu...reux !

9 - LA RÉDACTION

CAPUCINE VOICHELET

"C'est mignon cette idée de ta maîtresse. Elle s'appelle comment déjà ? LaFleur ? C'est joli ça LaFleur. Et puis au moins c'est un nom bien de chez nous hein, pas une de ces Salaam Machin ou de ces Ben Soussan Truc ! Oh me regarde pas comme ça, je plaisante c'est tout. Si on peut même plus faire des petites blagues à mon âge... de toute façon elle est noire ? Eh ben, personne n'est parf... oh bon Rémy j'ai compris, j'arrête. Je sens que toute cette bien-pensance ça va encore nous faire une génération de... bref, passons. Et il est pour quand ce devoir ? La dernière semaine avant les vacances ? Ah bah t'as encore le temps mon petit ! Dix jours, déjà ? J'avoue que quand on vit ici les jours ont tendance à se ressembler, j'ai du mal à jauger du temps qui passe. Quinze jours avant Noël seulement... eh bé ! Enfin, et donc ce devoir ? Une rédaction sur un membre de ta famille c'est ça ? C'est bien comme sujet, c'est important la famille. Je sais que ça doit sembler abstrait à ton âge mais les liens du sang, y a que ça qui compte. Le sang tu sais... le sang, y a que ça de vrai. Mais pourquoi moi ? Pourquoi pas ta mère, il est intéressant son boulot à ta mère non ? Ah cet air gêné... laisse-moi deviner, c'est elle qui t'a forcé hein ? Je vois la scène d'ici, "Va voir mamie, interroge-la un peu sur sa vie, ça lui fera plaisir un peu de compagnie à la vieille". Allez, je vois bien à ta tête que je suis pas tombée loin. Faudrait quand même que quelqu'un t'apprenne à mentir un jour. Je sais bien que je devrais pas te dire ça mais enfin, c'est bien pratique dans la vie de tous les jours tu sais. Quoique ta tactique de la surdité est pas mal non plus, on dirait ta mère. Enfin, tu veux un résumé de ma vie. Ce sera vite fait remarque, j'ai rencontré ton grand-père, je me suis mariée, j'ai eu des enfants et je les ai élevés. Fais pas cette tête Rémy, je sais bien que c'est pas passionnant mais qu'est-ce que tu veux que je te dise... je peux pas inventer quand même ! C'est mal de mentir... oh allez, je te taquine c'est bon. Si tu veux, je peux te parler de la fois où ta mère a fait une réaction allergique à une piqûre d'abeille

alors qu'on était en vacances dans le sud. On a dû l'emmenner aux urgences sauf qu'on savait pas où était l'hôpital, en plus on s'est perdu et y avait ce petit vieux... non, je vois bien que ça t'intéresse pas plus que ça. Et la fois où elle a failli tuer ton grand-père ? Il l'avait emmenée à la chasse et le coup est parti tout seul. S'il s'était pas penché pour ramasser ses lunettes à ce moment-là sa tête aurait aspergé les arbres autour, plaf ! comme une pastèque. Enfin elle a dit que c'était un accident mais si tu veux mon avis c'était sacrément bien visé... oh mais Rémy rigole un peu quoi ! C'était une blague mer...credi. Mercredi. Bien sûr que ta maman a pas fait exprès. On l'a toujours su. Mais je peux te dire que son frère s'est foutu de sa gueule après ça et pendant longtemps... même s'il était pas beaucoup plus doué qu'elle de ses mains cette andouille. Mais non c'est affectueux, si j'avais pas aimé ton oncle j'aurais jamais passé douze heures de ma vie à l'expulser de ma... enfin tu vois quoi, à accoucher. Non mais je dis ça parce que quand il était tout jeune, je sais pas moi 8,9 ans peut-être, il a essayé de me fabriquer une étagère à épices. Il adorait la cannelle, il en mettait dans tout les plats et j'avais toujours plusieurs pots... ah Rémy trop tard je t'ai vu ! Ne fais pas semblant de pas comprendre Rémy, je t'ai vu baïller. Ca devient vexant mon petit, c'est quand même de ma vie qu'on parle là. Bon d'accord, c'est pas aussi palpitant que ta mère qui fait le tour du monde toutes les deux semaines mais... comment ça "avant" ? Avant quoi ? Papy ? Bien sûr que j'ai eu une vie avant papy, enfin je suis pas née à vingt ans mon chou ! Qu'on en parle ? Non tu sais, je pense pas que ça t'intéresse beaucoup plus... bien sûr que j'avais une famille ! Je suis pas sortie nue comme un ver d'un coquillage hein. J'avais des parents comme tout le monde, tes arrière-grands parents du coup mais j'étais fille unique. Oh non, non je ne me suis jamais ennuyée, ça tu peux me croire... le métier de mon père ? Il n'en avait pas vraiment, on bougeait un peu partout dans le pays et il prenait ce qu'il trouvait sur place. Ben non c'est pas tout mais c'est délicat ce genre de sujet et puis c'était y a longtemps. Je... oh Rémy, je vois bien que t'es déçu mais à mon âge tu sais, c'est pas évident de parler de ce genre de choses. Ca fait tellement longtemps qu'on m'a plus posé de questions à ce sujet que je sais plus ce que je peux dire ou pas... ça peut être déli-

cat de parler de certains souvenirs tu sais ? Oh non mon chou, quand tu fais cette tête on dirait un cocker et j'ai toujours détesté les chiens... tu me fais vraiment de la peine, c'est pas possible. Oh et puis zut, qu'est-ce que je risque maintenant à te raconter tout ça hein, tu peux me le dire ? Qu'est-ce qu'on pourra faire à une vieille dame comme moi, même si ça se sait ? Rien de pire que cette chambre dégueulasse et tous ces vieux croûtons qui puent, ça c'est sûr. Alors tu veux que je te parle d'avant ? Et ben d'accord, parlons d'avant. Mais d'abord Rémy dis-moi, t'as quel âge maintenant ? Dix ans déjà... c'est vrai que t'es grand, aussi grand que quand j'ai commencé... écoute, on est d'accord que tu veux que je te dise tout ? Vraiment tout ? Bien, alors agrippe toi à ton stylo et note. Mon chou, tu sais ce que c'est que la taxidermie ? Ah, ta maman m'avait bien dit que t'étais un petit garçon intelligent. Oui grand pardon, un grand garçon intelligent. Eh bien tu vois Rémy, mon papa était taxidermiste. Mais un taxidermiste un peu spécial, il ne prenait que des commandes d'un genre assez... particulier. Dis à mamie, tu as une amoureuse ? Oh qu'il est mignon ce petit rougissement ! Allez mon chou, faut pas être gêné comme ça, y a pas de mal à se faire du bien haha ! Oh arrête de froncer ces sourcils, c'était une petite blague c'est tout... bon, elle est belle ton amoureuse non ? Blonde ou brune ? Ah brune ! Et ses yeux ? Noisettes, c'est joli noisette. On sous-estime trop les yeux bruns je trouve et je dis pas ça que pour moi ! M'enfin, elle a aussi une belle peau blanche et de jolies joues roses hein ? J'en étais sûre. Et tu n'aimerais pas qu'elle reste comme ça pour toujours ? Sa peau douce et lisse, ses membres graciles, ses yeux brillants de jeunesse jusqu'à la fin des temps ? Une beauté que tu pourrais contempler tous les jours, intacte jusqu'à la fin de ta vie ? Pouvoir l'admirer, la toucher, la caresser sans que rien n'altère jamais sa perfection ? Ah on baille plus là hein ? Et ben tu vois, ce souhait non seulement certains l'avaient mais ils pouvaient aussi se l'offrir. Et c'est là que mon père intervenait. Il n'a jamais voulu travailler qu'avec de très jeunes filles. Attention, y avait rien de sale ou de sexuel là dedans, c'était juste une question de goût, une démarche esthétique si tu veux. C'est pour ça que j'étais fille unique vois-tu, il avait eu de la chance au première coup et ne voulait pas risquer de tout ruiner en tentant

le diable une deuxième fois. C'était rare à cette époque un homme si fier d'avoir une fille, ça me faisait me sentir spéciale. Et j'avais ton âge quand il m'a demandée de l'aide pour la première fois. Les clients venaient avec toute sorte de petites filles et parfois ce n'était pas la leur. Et le plus souvent, elles n'étaient pas consentantes. Tu sais ce que ça veut dire consentante ? Bien. Elles ne se rendaient pas compte de la chance qu'elles avaient, être figée dans la jeunesse pour l'éternité... adultes, elles auraient sûrement payé des fortunes pour retrouver cet état de grâce. Bah ! Elles étaient stupides, toutes. Alors il fallait un appât ou parfois juste une petite camarade de jeu pour apaiser leur appréhension. Et j'étais parfaite dans ce rôle. Ma mère m'avait cousue une robe en organdi magnifique... enfin Rémy, bien sûr que ma mère savait ! Qui a eu l'idée de tous ces déménagements à ton avis ? Pour éviter de se faire prendre tout en sachant que les nouvelles circulaient vite dans le cercle restreint de nos habitués et que notre réputation nous précédait où que nous allions. Oh ma mère était maligne et jamais mon père n'aurait tenu si longtemps sans elle. Quand j'ai commencé à grandir et que je n'inspirais plus autant confiance aux futurs spécimens mon père m'a fait participer plus activement. Tu sais comment on pratique une naturalisation ? D'abord il fallait construire un squelette, c'était du bois à l'époque et on rembourrait ça avec de la paille, pour donner l'impression d'un corps encore rempli de ses organes. Le client choisissait la pose qu'il voulait faire prendre à son modèle puis je la reproduisais dans notre atelier. Papa prenait plein de photos de moi sous tous les angles et ensuite à deux on construisait l'armature. T'as pas idée du nombre d'échardes que ce boulot m'a coûté ! Et la paille... j'ai plus pu m'en approcher à moins de cent mètres après ça. Après fallait dépouiller le sujet... mortes, bien sûr qu'elles étaient mortes on était pas des sauvages ! L'overdose de somnifères, c'était comme ça qu'on faisait. La petite s'endort et se réveille pas, aucune marque sur la peau, aucune blessure apparente, c'était parfait. Mon père les dépouillait seul, c'était la partie la plus difficile. Est-ce que t'as la moindre idée de la fragilité de la peau humaine ? Et qu'il fallait même garder intacte celle de l'intérieur de la bouche et des paupières ? Je t'en apprends une bonne là hein ? Enfin, mon père y

passait un temps fou, j'adorais le regarder faire. Bien sûr je devais devenir invisible, la moindre déconcentration et crac ! tout était foutu. Et on pouvait difficilement avoir un deuxième essai hein ? C'était aussi papa qui s'occupait du tannage, ma mère voulait pas que je m'approche de tous ces produits chimiques, elle avait peur que j'en avale ou que je m'en mette dans les yeux et que je devienne aveugle. C'est vrai que j'aurais plus été aussi utile dans cet état ! Et après, ma partie préférée... le montage. Tu mets la peau sur le squelette, tu l'enfiles comme un gant délicat, tout en douceur, et après tu couds, c'était magnifique. T'avais cet espèce d'armature qui ressemblait pas à grand-chose et d'un coup, enfin quand je dis d'un coup c'est une image, fallait prendre notre temps si on voulait faire ça bien, tu avais un magnifique spécimen de petite fille qui attendait juste qu'on lui enfile les vêtements que ma mère avait cousus pour elle. La peau humaine Rémy... la douceur de la peau d'une petite fille, y a rien de plus beau sur Terre. C'est du satin sous la main, ça donne envie de s'y frotter la joue pendant des heures. Et quand tu sais que cette douceur sera préservée même après que toi tu seras réduite en poussière... Rémy, je te le dis franchement, ça me faisait pleurer à chaque fois. Le seul point un peu négatif, c'était les yeux. On pouvait pas garder les vrais, à cause de la décomposition tu sais, et même si mon père en achetait de très beaux en verre, vraiment de la bonne qualité, ben c'était pas pareil. J'ai toujours préféré les spécimens aux yeux clos même si pour moi, y a toujours eu que la peau qui comptait. La manipuler avec précaution lors du montage pour éviter la moindre déchirure, l'oindre d'huile pour qu'elle reste souple, la sécher, la brosser délicatement pour qu'elle retrouve son éclat, sentir son élasticité et sa douceur toujours intactes sous les doigts, y poser ses lèvres pour un dernier baiser d'adieu... regarde, rien que d'en parler ça me donne la chair de poule. J'étais douée tu sais. Pas autant que papa bien sûr mais je me débrouillais pas mal. Et j'aimais ce boulot... même quand il fallait se débarrasser des corps, j'ai jamais été dégoûtée par les viscères, le sang ou tous les autres fluides que tu trouves en général dans un corps humain. On s'est toujours débrouillé pour avoir un bout de jardin ou une cave, ça se trouvait plus facilement à l'époque. La chaux ça te dissout un cadavre en

deux temps trois mouvements, surtout si t'as bien tout prédécoupé avant. Bien sûr que ça me manque ! Si je pouvais revivre juste une fois le contact d'une peau humaine fraîchement tannée... la petite Madeleine par-exemple. Ou non, Lisa ! Ah Rémy, si tu l'avais vu la Lisa toi aussi t'aurais eu envie de l'empailler. Pourquoi on a arrêté ? Parce que papa est mort, voilà pourquoi. Un crise cardiaque a 50 ans, tu le crois ça ? Maman a plus jamais été la même après ça. Mais évidemment que j'aurais voulu continuer, tu suis quand je parle ? Mais j'étais lucide, j'avais pas le don de mon père. Et ton papy, Dieu sait que je dis ça avec beaucoup d'amour, était loin d'être aussi malin que ma mère. Non cette page de ma vie était tournée pour de bon. Mais parfois... parfois.

Ben Rémy, pourquoi tu te lèves ? Fini ? Cette partie-là oui mais j'ai encore vécu 60 ans après mon chou ! Ben non c'est pas fini. Je ne te dirai probablement pas tout mais enfin, on a bien le temps pour encore une ou deux anecdotes. Tu veux ? Ben alors pose tes miches près de mamie et que je ne te voie plus bouger d'un poil. Alors mon chou, à ton avis, qu'est-ce que ta mère et ton oncle allaient chasser hein ?

10 - EST-CE QUE JE NE T'AI PAS DIT

THÉO COUDERC

Est-ce que je ne t'ai pas dit... ?

– Et la mère Rochin Dominique, t'as des nouvelles de la mère Rochin ?

– Oh ben Monique, tu sais bien où on en est resté...

– Ah oui ah oui oui...

– Elle en est jamais revenue, de ça...

– Oui oui...

– Envolée...

– C'est sûr...

– Le mari, les enfants, le chien – le chien, même le chien, tu te rends compte ? Un gentil chien comme ça...

– Même le chien dis donc...

– C'était pas bien de son âge...

– Qu'est-ce que tu veux...

– De vivre comme une... hein...

– Oui... de vivre avec les... hein...

– De partir, oui, hein ? Avec une... ah...

– N'est-ce pas...

– Une de... enfin, une que... avec une, hein...

– ... avec – oui, hein...

– Oui oui oui...

– ... avec une femme !

– ... voilàààtoutafé...

- ... pas bien de son âge.
- Du tout.
- Et son mari...
- Son pauvre mari...
- Délaissé...
- ... pour d'autres appétits...
- Tout seul.
- Tout seul.
- À s'occuper du chien...
- Il est encore bien gentil, de venir tondre chez elles. Si c'était que moi, elles se le feraient toutes seules ! le jardin.
- C'est bien la mode maintenant, des petites nénettes qui...
- Ben tiens.
- Ils veulent même les marier maintenant, alors on sait plus bien...
- Oui,
- ... qui est qui...
- C'est sûr...
- ... qui fait quoi...
- C'est ça la France maintenant : la décadence... décadence, économique...
- Le chômage...
- Décadence politique...
- Au 20 heures...
- Décadence MORALE, hein, donc, oui.
- Ah oui.
- On attend comme qui dirait...

- Comme qui dirait...
- Un SURSAUT quoi, de la classe politique.
- C'est sûr.
- La dernière fois, ...
- Oui ?
- J'ai pris le métro à Lyon.
- Où donc ?
- Vers l'ancienne maison (que les enfants ont vendu) des Herriot (il est mort, lui, d'ailleurs
- j'étais à l'enterrement, elle lui a mis des fleurs moches, mais moches
- si tu voyais ça – sur la tombe de son bonhomme, la mère Herriot
- j'ai rien dit, mais quand même)
- Ah oui.
- Oui donc, la dernière fois j'ai pris le métro, à Lyon donc - Monique, crois-le ou pas, j'étais la seule blanche catholique hétérosexuelle philatéliste de la rame hein...
- Ah bon...
- On n'est plus en France, non...
- Non...
- Décadence MORALE.
- Sans doute.
- À une époque...
- Oui ?
- ... ça ne se passait pas comme ça.
- Ah non.
- C'était une autre époque !

- Bien sûr.
- Pas comme maintenant, avec tous leurs trucs...
- Leurs machins...
- Qu'ils touchent tout le temps, comme ça...
- Mon petit-fils...
- Et le mien...
- Il le regarde tout le temps, son machin.
- Oui...
- Communique plus...
- Non.
- Non...
- ...
- ...
- C'est triste, parce qu'avant...
- Avant...
- Les gens parlaient, quoi.
- De tout, ...
- ... de rien...
- De rien.
- ...
- ...
- ... on savait encore écrire, à cette époque.
- Hé tiens.
- On savait parler !
- Hé, tiens !
- On savait encore se parler !

- C'est dit !
- C'était avant.
- Avant...
- ... c'était avant.
- Tout est différent d'avant, maintenant.
- Tout a changé.
- Les valeurs... !
- Surtout les valeurs.
- On dira ce qu'on dira, mais les valeurs ne sont plus les mêmes.
- C'est sûr.
- Avant, on en avait d'autres.
- Maintenant les valeurs...
- Oui.
- On se fiche des valeurs.
- On s'en fiche tout à fait.
- Le respect aussi, a changé.
- Ah ! C'est pas le même respect qu'autrefois.
- Autrefois le respect...
- Oui...
- Il y avait davantage de respect...
- Bien plus que maintenant.
- ... l'éducation n'en parlons pas.
- ... n'en parlons pas !
- Ils font ce qu'ils veulent, maintenant ! les gamins.
- Ils crient à table.
- Font des caprices...

- On leur passe tout !
- Et plus tard...
- ... ils ne font plus rien.
- Ils traînent...
- ... ils flânent...
- ... boivent...
- ... toute la nuit !
- Ils font leur boucan, à pas d'heure.
- Avec leur musique, leur musique de maintenant...
- C'est une horreur, cette musique.
- Qu'on dirait pas d'la musique.
- Qu'y'a même pas de musiciens ! Ils bidouillent, sur leurs trucs...
- Et ils sont contents. Ils bougent...
- Ils sautent...
- Est-ce que c'est danser, ça !
- Ils y vont pour s'embrasser, et ils s'embrassent tout le temps.
- Partout !
- Ils se séparent...
- Se remettent ensemble...
- Et vice-versa, tout le temps !
- Aussi, avec les vêtements de maintenant...
- M'en parle pas.
- On comprend mieux que... avec les vêtements de maintenant...
- On sait plus bien où regarder...
- On voit quand même...
- Ah on voit tout, quoi !

- Ils ont des trous. Sur leurs pulls.
- Leurs pantalons.
- Sur leur peau !
- Tatouages, piercings et compagnie.
- C'est vulgaire.
- Et bizarre.
- C'est autre chose !
- Il n'y a plus, comme qui dirait...
- ... de stabilité !
- De stabilité, exactement. C'est devenu très instable.
- Les choses étaient beaucoup plus stables avant.
- C'est très différent d'avant maintenant.
- Tout a changé !
- Tout a changé changé !
- Pour devenir... ce qu'on sait !
- Ah ! s'il fallait tout dire...
- On ne dirait que ça.
- Quand on ne sera plus là...
- Il n'y aura plus qu'eux.
- Quand ils seront partis...
- Il restera les autres.
- Et ainsi...
- ... de suite.

CONCOURS JEUNES

Un jour ce sera mon tour

CATÉGORIE MOINS DE 13 ANS

1 - PERSÉVÉRANCE

GAËLA DUMETRZ

Ce matin, le médecin m'a annoncé les résultats de mon opération : il m'a enlevé une jambe et je vais devoir m'y faire. Tout ça à cause d'un accident de voiture.

Il y a une semaine, je rentrais d'une soirée. Je n'avais pas bu, mais je pense que le type qui m'a foncé dedans, si. Le médecin a dû me mutiler car, selon lui, ma jambe se serait infectée et m'aurait fait atrocement souffrir. Je vais donc devoir rester à l'hôpital le temps que je me remette de l'opération et que j'apprenne à vivre avec une jambe en moins.

Mais est-ce que je m'y habituerai un jour ?

L'infirmière vient me voir pour me donner mon déjeuner. Elle m'annonce que je vais devoir voir un kinésithérapeute tous les jours. Elle me dit également qu'un fauteuil roulant est mis à ma disposition, si je veux sortir prendre l'air.

Elle et les médecins feront des analyses toutes les semaines pour vérifier que je n'ai pas d'autre problème de santé. Et elle repart.

Depuis mon lit d'hôpital, je regarde la fenêtre mais je ne vois que le ciel bleu et ses quelques nuages. J'aimerais aller dehors.

J'appuie donc sur le bouton rouge pour appeler les infirmières. Celle de tout à l'heure arrive en trombe dans ma chambre et me demande ce qu'il y a. Je lui dis juste que je voudrais aller dehors avec « le fauteuil roulant mis à ma disposition si je veux sortir prendre l'air ».

Elle me fixe bizarrement, sans doute à cause du ton de ma voix. Mais elle accepte quand même de m'aider à sortir faire un tour.

(Elle n'a sûrement pas le droit de me refuser quoi que ce soit).

Elle m'emmène donc dans le jardin de l'hôpital et me dit qu'elle garde un oeil sur moi, de loin, en cas de problème. J'ai envie de lui hurler que j'ai dix-neuf ans, et que je n'ai pas besoin qu'on me surveille, mais ça ne servirait à rien, alors je me contente de la remercier.

Autour de moi, il y a des gens de toutes sortes : des vieux qui parlent tricot et petits enfants, des adultes qui parlent de leur travail, des gamins qui parlent de poneys, de princesses, de sport ou de dessins animés. Je vois aussi une gothique qui lit et un gars de mon âge... qui vient vers moi ?! Mais qu'est-ce qu'il me veut, lui ?

« Salut, tu t'appelles comment ? me demande-t-il avec un sourire charmeur.

- Lynne, lui réponds-je, de manière un peu (?) acerbe.

- Pourquoi tu es là, toi ? me questionne-t-il, ignorant le ton de ma voix.

- Un chauffard bourré m'est rentré dedans, lui dis-je, toujours agressive.

- Ah, désolé pour toi. Et tu es ici depuis combien de temps ? ajoute-t-il avec une mine désolée.

- Depuis une semaine, lui réponds-je, d'un ton bizarrement un peu moins sec.

- Et tu restes encore combien de temps ? me demande-t-il encore.

- Je sais pas, je vais sûrement rester ici un long moment, rétorquai-je, sur un ton presque plus agressif.

- Dans ce cas, on se reverra ! » me dit-il gaiement avant de repartir. Et il me laisse comme ça, perplexe. Je ne vois pas pourquoi il est ici, il a l'air parfaitement en forme. Il n'a ni bandages, ni perfusions, ni béquilles, ni fauteuil roulant, ni rien de tout ça. Je ne le connais même pas, je ne sais rien sur lui ! En tout cas, si on se revoit, il aura des explications à me donner.

Je rappelle l'infirmière pour pouvoir réfléchir à ce mystérieux garçon dans ma chambre.

En y réfléchissant bien, je ne sais même pas si ce garçon va vraiment revenir me voir.

Le cours de mes pensées est interrompu par l'arrivée d'une infirmière, avec mon plateau-repas. Ce que ça me manque de cuisiner ! De bons petits plats, pas comme ceux de l'hôpital ! Ils sont horribles. Le poulet est trop sec, les petits pois trop durs, et les patates trop froides.

Mais hurler sur l'infirmière ne me soulagerait même pas, alors je lui souris et attrape le plateau-repas. Et elle repart.

Je n'arrête pas de cogiter, depuis ce matin. Et je ne trouve pas de réponses, juste de la colère et de la frustration. En fait, toutes mes questions ne font qu'exacerber mes émotions parce que, depuis que je suis ici, mes émotions me submergent.

J'ai besoin de sortir prendre l'air.

Je suis dehors et je regarde les gens autour de moi. Je ne comprends pas comment tous ces gens peuvent être heureux.

« Hep, salut toi ! Ou plutôt, re-bonjour ! »

Je me retourne et vois le garçon de ce matin. Qu'est-ce qu'il me veut encore, celui-là ?

« Comment ça va, depuis ce matin ? me demande-t-il.

- Ça va, lui réponds-je.

- Le repas était dégoûtant, n'est-ce pas ? dit-il pour engager la conversation.

- Oui, confirmai-je avec un mince sourire.

- Ah bah enfin ! Je me demandais si tu savais sourire ! me dit-il.

- Bah si, lui réponds-je en rougissant.

- Au fait, je m'appelle Ewan, m'informe-t-il.

- Ewan, je me demandais : tu as l'air parfaitement en forme.

Pourquoi tu es ici ? lui demandé-je.

- Je... je te le dirai, mais pas maintenant. Plus tard, okay ? me dit-il gêné, en rougissant à son tour.

- D'accord, dis-je pour le rassurer.

- Parle-moi de toi, s'il te plaît, me demande-t-il.

- Je suis tout à fait banale ! J'ai rien à te raconter. Mais toi, tu as quel âge ? lui réponds-je en souriant.

- J'ai vingt ans, et toi ?

- J'en ai dix-neuf.

- Cool. Il est quelle heure? me demande-t-il, changeant soudainement de sujet.

- Je crois qu'il est cinq heures environ.

- Okay, je dois y aller. Merci et à bientôt ! » me lance-t-il.

Et il repart.

Ce mec est bizarre. Quand je suis avec lui, je me sens bien, même s'il est mystérieux, mais quand il part, je suis encore plus en colère qu'avant.

Rhaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaa !

Je suis dans ma chambre et une kinésithérapeute TRÈS patiente est en train de me faire faire des exercices avec ma jambe depuis environ un quart d'heure.

Elle me fait très mal mais il paraît que c'est fait exprès. Et comme elle essaie juste de m'aider, je me retiens (encore) de lui crier dessus.

Je l'insulte donc mentalement, ainsi que les infirmières, le type bourré qui m'a foncé dessus, Ewan... TOUT LE MONDE !
Mais seulement mentalement.

Quand la kiné repart, je m'allonge sur mon lit, trop fatiguée par mes émotions pour rester éveillée une seconde de plus. Je me mets à rêver d'un monde merveilleux...

Le lendemain matin, c'est une infirmière qui me réveille. Elle m'apporte également mon petit-déjeuner : des biscottes trop dures et de la confiture gélatineuse. Je la remercie et mange.

Aujourd'hui, j'ai décidé de rester dans ma chambre. Aller dehors, ça veut dire voir Ewan et le voir, ça veut dire me torturer l'esprit avec mes questions. Non merci ! Le problème, c'est que je m'ennuie ! La kiné ne revient que demain, et mes prochains examens sont dans trois jours.

Mais s'ennuyer, c'est mieux que se torturer l'esprit, non ?

Dans l'après-midi, je me retrouve donc seule à faire des sudoku (un jeu que fait ma grand-mère pour passer le temps), mais je me pose quand même toutes sortes de questions.

Ça m'énerveeee !!

Soudain, on frappe à la porte. Pensant que c'est une infirmière qui vient pour me demander des nouvelles, je crie :

« Entrez ! »

Et devinez qui passe sa tête par l'embrasure de la porte ? Ewan !

« Mais qu'est-ce que tu fais ici, m'écriai-je.

- Eh bien, comme tu n'étais pas dans le jardin, j'en ai déduit que tu te trouvais dans ta chambre, m'explique-t-il.

- Et comment tu as trouvé dans quelle chambre je me trouve ? lui demandé-je.

- Ça, c'est mon secret, me répond-il avec un sourire charmeur.

- Okay, lui réponds-je en rougissant.

- Ça te dit qu'on se retrouve dans le jardin, tous les jours vers trois heures ? me demande-t-il.

- Ça me va, lui dis-je en souriant.

- Alors à demain ! » conclut-il en s'en allant.

Depuis ce jour, je retrouve Ewan tous les jours à quinze heures dans le jardin.

Et depuis ce jour, je ressens une chaleur vivifiante dans mon coeur : le bonheur.

Depuis ce jour, j'ai arrêté d'insulter mentalement les gens et j'ai même sympathisé avec la fille gothique. Je suis enfin heureuse et ça fait du bien. Soudain, on frappe à la porte. Le chirurgien entre et me demande :

« Est-ce que je peux te parler ?

- Oui, bien sûr.

- Comment te sens-tu depuis la dernière fois ? me questionne-t-il.

- Ça va, ne vous inquiétez pas pour ça, le rassurai-je.

- Bien, me dit-il en se levant.

- Attendez ! » Je le rappelle alors qu'il s'approche de la porte : « Je voulais savoir combien de temps je vais devoir rester à l'hôpital, lui demandai-je en baissant la tête.

- Eh bien, tu vas devoir rester ici encore un mois ou deux. Je suis navré », me dit-il en partant.

Je m'allonge sur mon lit et pèse le pour et le contre de ma situation actuelle.

Dans la colonne des « pour » : je peux voir Ewan tous les jours.

Dans la colonne des « contre » : je suis dépendante.

Mais finalement, je préfère voir le bon côté des choses et, de toutes manières, je n'ai pas le choix.

Soudain, je reçois un message d'Ewan (On a fini par échanger nos numéros de téléphone, pour pouvoir communiquer à n'importe quel moment). Je le lis, et tout à coup, tout s'effondre.

« Coucou Lynne ! Je suis trop content, je quitte l'hôpital dans trois jours. On se voit demain, aujourd'hui, je ne pourrai pas venir. Bisous ^^ »

À la fin du message, ma vue commence à se brouiller. Pas maintenant. Il ne peut pas partir maintenant ! J'ai besoin d'aide...

Sous l'effet de l'adrénaline, je prends mes béquilles et me dirige dehors, seule. Seule dans le jardin. Seule, assise sous le vieux chêne. Seule quand une voix m'appelle, deux heures plus tard. Seule quand Ewan me retrouve.

« Mais qu'est-ce que tu fais là ? s'écrie-t-il en me voyant.

Tout le monde te cherche depuis des heures !! Qu'est-ce qui te prend ?

- Laisse moi, aboyai-je. Tu n'as pas à te mêler de ça.

- Non, je n'ai pas l'intention de te laisser ! réplique-t-il.

Pourquoi est-ce que tu fais ça ? Je pensais que tu étais heureuse, me dit-il doucement en se baissant vers moi.

- J'étais heureuse, mais toi, tu pars, et moi je dois rester ici encore quelques mois, lui expliquai-je en pleurant de tristesse et de colère. Je ne vais jamais réussir à remarquer, puisque tu ne seras plus là ! Tu étais comme un médicament pour moi. Maintenant que je n'ai plus ce médicament, je n'arriverai jamais à marcher !

- Ressaisis-toi, bon sang ! m'ordonne Ewan à la fin de mon discours. Sache que toi aussi, tu m'as beaucoup aidé. Rappelle-toi, au début, tu étais triste, mais maintenant, tu es de nouveau heureuse. Et ce n'est pas grâce à moi, c'est toi qui as tout fait. Je t'ai juste un peu aidée.

- Mais je t'ai aidé à quoi, au juste ? lui demandai-je.

- Eh bien... je suis ici parce que... eh bien, avant d'arriver, j'avais tenté de me suicider, m'explique Ewan. J'avais essayé de m'ouvrir les veines. Tu m'as aidé à reprendre goût à la vie et je t'en suis très reconnaissant », me dit-il en souriant.

Je n'avais jamais remarqué qu'il avait des fossettes. Soudain, un coup de tonnerre retentit et je sursaute. Ewan passe son bras autour de mes épaules et me serre contre lui. Quand je tourne la tête vers lui, il m'embrasse doucement.

Ses lèvres ont un goût sucré et chocolaté. Quand le baiser prend fin, je ne peux pas m'empêcher de lui dire :

« Quand tu seras parti, je serai quand même triste, et je n'arriverai jamais à remarcher.

- Persévère, me dit-il. Comment penses-tu qu'ont fait les autres, pour s'habituer à leur prothèse ?

- Ils ont persévéré, murmurai-je.

- Comme moi, et tous les gens qui sont passés par cet hôpital », m'explique Ewan.

Je hoche la tête et murmure un « d'accord ».

Ça fait trois jours qu'Ewan est parti, et je n'ai pas recommencé à insulter les gens. Même pas mentalement. Je fais même encore plus d'efforts dans ma rééducation. Ewan m'appelle tous les soirs pour me demander des nouvelles et il m'a promis de me rendre visite bientôt.

En attendant, je compte bien, moi aussi, persévérer, comme tous les unijambistes, et comme tous les malades de cet hôpital.

Un jour, ce sera mon tour : je remarcherai, et je quitterai l'hôpital.

2 - TIMMY RIQUIQUI

MARGAUT LENGLET

Moi, c'est Timmy Petibon, j'ai 11 ans et dès que je n'ai rien à faire, je ne peux pas m'empêcher de me mesurer dès fois que j'aurais grandi. Enfin, bref.

Quand je suis rentré au collège, tout avait changé. J'entendais tout le temps des rires étouffés. Quand j'ai fait ma visite, tout le monde disait déjà :

- Bah regardez il y a un CP au collège !

Et ça n'a pas été en s'améliorant, le pire c'était Ludovic et ses deux amis, des grands en 4 ème qui chantonnaient tout le temps :

- Timmy qui est riquiqui et pas plus grand qu'une souris !

Avec ses blagues stupides, il m'a mis tout le monde sur le dos. Et j'avais peur de le dire aux surveillants car il me répétait : "si tu le dis ce sera encore pire." Et je ne pouvais pas me défendre parce qu'avec ce fromage blanc à la place de muscles, c'était impossible de le vaincre ! Même qu'une fois, un vendredi, il m'a enfermé dans les toilettes et c'est seulement quand la dame de ménage est venue que je suis sorti. Je n'avais pas d'amis et en plus j'étais timide. En gros pour résumé je suis le passe-temps préféré de Ludovic. Même quand je suis gentil avec lui, il me dit des méchancetés. Je me suis dit qu'il avait le coeur en pierre. Un jour, je me suis quand même décidé à le dire à un surveillant. Il a eu une heure de colle et le lendemain je me suis dit qu'il s'était calmé.

- Timmy viens ici !

On était dans les vestiaires après le sport et j'ai cru qu'il voulait s'excuser mais au lieu de ça, il m'a dit :

- Alors Timmy comme ça on n'obéit pas

- Écoutes Ludovic, je ne le ferai plus

- Je m'en fous de tes excuses minables. Je vais prendre ma vengeance comme ça peut-être que ça rentrera dans ta petite tête ok ?

- Ok Ludovic, j'ai compris !

Mais trop tard je ne pouvais revenir en arrière. J'ai fermé les yeux et en les réouvrant, j'avais plein de bleus et tout seul. Là c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase !

En rentrant à la maison, j'ai pris un bout de papier et j'ai écrit sur celui-ci : Un jour ce sera mon tour ! Ensuite je suis descendu et j'étais décidé à faire de la boxe car je voulais me défendre contre Ludovic. Je dis à ma mère :

- Maman est ce que tu peux m'inscrire à la boxe?

- Non ! Tu sais bien que c'est difficile!

- Mais pourquoi !?

- Sais-tu ce que l'on fait à la boxe? Et bien on se bagarre.

- Peut-être mais comme ça je pourrais me défendre !

- Ok dès que j'aurai fini la vaisselle, j'irai voir sur Internet.

- Super !!!!

Ma mère avait trouvé et en plus ce n'était pas très loin. Le samedi venu, j'allais enfin pouvoir commencer la boxe. Je suis entré dans la voiture et j'ai attendu que ma mère entre à son tour. Une minute plus tard, elle était là. Elle a démarré la voiture et on est parti. Arrivé devant la grande salle je me suis dit que c'était enfin mon jour ! Mais pas de bol, Ludovic était dans la salle et apparemment ça faisait longtemps qu'il pratiquait ce sport... Je suis entré dans la salle tout dégoûté de mon sort. Le pire, c'est que je ne pouvais plus arrêter la boxe ou sinon ma mère ne comprendrait pas pourquoi et je devrais la rembourser avec mon argent de poche (même si c'est elle qui me le donne) car vu le prix d'inscription... Alors après un mois de boxe je n'avais pas encore le courage de le dire à ma mère et avec Ludovic, c'était encore pire ! Il disait tout le temps :

- Ho ! La petite souris s'est mise à la boxe

Et tout le monde répétait ça en ricanant. En plus je ne sais même pas pourquoi ils rigolent parce que franchement, c'est pas drôle. Des semaines étaient passées toujours Ludovic sur mon dos, mais par contre la boxe commençait à me plaire. Là, on est lundi à l'école et un moment j'ai cru que c'était un de mes plus beaux jours car quelqu'un (qui est une fille de ma classe) parlait avec Ludovic et ensuite elle est venue me voir,

- Salut moi c'est Cindy

- Heu.....oui, salut

- Alors... je veux te dire un truc qui date de longtemps

- Ok, vas-y

- Alors... est-ce que tu veux être mon ami ?

- Oui bien sûr !

- Et bien tiens, ça c'est pour toi

- Merci

C'était un dessin plié en quatre, je l'ouvris et vis une souris blanche.

- Ha... super une souris elle est bien faite !

- Mais ce n'est pas du tout une souris !

- Bah c'est quoi alors ?

- Bah voyons Timmy c'est toi !

Elle ne pouvait plus s'arrêter de rire et j'espérais qu'elle allait s'étouffer. J'arrachai le dessin et lui cria :

- Tu peux le garder ton dessin !

Heureusement, il y avait ces vacances de Pâques qui enfin allaient m'éloigner de ce collègue ! Il ne restait plus que cette journée avant les vacances et bien sûr Ludovic allait, une fois de plus, me pourrir la vie. En rentrant, j'étais super content car je ne verrais plus Ludovic pendant deux semaines et que j'irai voir mon père.

J'étais au paradis ! Dommage que ça ne dure que deux semaines...Mais bon c'est toujours mieux que rien. La première semaine est passée assez vite. Aujourd'hui, je fais mes bagages pour rendre visite à mon père. Je finis ma valise et monte dans la voiture pour 1 heure de trajet mais ça vaut le coup ! La deuxième semaine est passée encore plus vite que la première. Et de retour à la maison, j'ai décidé de ranger ma chambre et je suis retombé sur le papier. C'est alors, à cet instant, que je me suis dit qu'il fallait que ça change mais là... je devais ranger ma chambre. Je mis le bout de papier dans ma poche. Voilà, j'avais fini de ranger ma chambre et je n'avais plus rien à faire. Alors je me suis allongé dans mon lit et tout m'est revenu et c'était l'après-midi du dernier jour des vacances. Le lendemain matin, il était super tard et il fallait encore que je m'habille, surtout pas de petit-déjeuner car sinon je raterai mon bus. Et c'est ce que j'ai fait... Arrivé au collège j'ai couru au cours de français et heureusement, il venait juste de commencer. Mme Greteurd nous présente le nouveau et ensuite, il s'est assis à côté de moi. Au début, je me suis dit pourquoi il était venu s'asseoir là mais après j'ai compris que c'était la dernière place. Après une heure de cours la sonnerie a retenti et nous sommes partis en mathématiques. Mais en entrant dans la classe, il ne restait qu'une place à côté de Ludovic. Je regardais derrière moi espérant que quelqu'un soit en retard mais personne. Alors je me suis assis à la dernière place. Bizarrement, Ludovic ne m'a pas embêté. Enfin, après 1h30 de cours, c'est la récréation. Je m'empresse de sortir mon téléphone et de jouer. Ensuite, direction la salle de sciences physiques et pour finir la matinée la cantine. Je prends un plateau et me sers une salade composée, du jambon avec des pâtes et un brownie. Puis comme d'habitude je vais à la table du fond (là où il n'y a personne). Et là le nouveau vient à ma table et me demande :

- Je peux m'asseoir ici ?
- Bien sûr !
- Au fait je m'appelle Mathias et toi ?
- Moi c'est Timmy.
- Ok. Et tu as des amis ?

- Heu...non.

- Bon maintenant tu en as un et c'est moi !

- C'est vrai...super !

A l'heure du cours de géographie, Mme Dessailou annonça un travail en groupe pour la semaine prochaine. C'était sur un pays de notre choix. Bien sûr je me suis mis avec Mathias. Tous les deux, on avait choisi l'Angleterre. A la fin de la journée, vu qu'il y avait un professeur absent, je suis rentré à pied chez moi avec Mathias qui m'a proposé de m'accompagner. En route il me demande mon numéro de portable et arrivé chez moi on s'est dit au revoir. Je faisais mes devoirs quand mon portable sonna. C'était Mathias :

- Hey, tu vois pour le travail de groupe, on s'y met quand ?

- Heu... Ce week-end ça te va ?

- Ouais à demain!

- À demain

Et je me suis remis à mes devoirs. Le lendemain, je lui demande si on peut faire le travail de groupe chez lui car mes parents ne veulent pas que quelqu'un vienne à la maison parce qu'ils travaillent tous les deux. "Ok, il me répond, je préviens ma mère et c'est bon". À la cantine, je prends mon plateau et vais comme d'habitude à la table du fond. En passant, Ludovic me fait un croche-pied, je ne tombe pas mais l'assiette sur le plateau s'est renversé. Et bien sûr, aujourd'hui ce sont des spaghettis à la bolognaise. Mais je continue mon chemin, m'assieds et essaie d'enlever cette bolognaise sur mes mains et ma manche de chemise. Mais rien n'y fait. Mathias arrive et dit en pouffant de rire :

- Depuis quand tu te fais des masques à la bolognaise !

- Demandes à Ludovic, il saura sûrement t'aider à trouver la réponse...

- Pourquoi il t'a fait ça ?

Je lui explique et il me répond :

- Mais tu ne sais pas te défendre ?

- Je te laisse trois indices :

1 - C'est au niveau des bras

2 - Ça commence par : Je n'ai pas

3 - Et ça finit par : de muscles

- Ha ok...

- Voilà tu as ta réponse.

- Si tu veux je peux t'entraîner...

- Toi ? Et qu'est-ce que tu fais en sport ? De la danse classique ?

- Ha ha ha, hilarant... Figures-toi que c'est du karaté et que je suis l'un des meilleurs.

- Ok... Si tu veux...

- Quand tu viendras chez moi, ok ?

- Ok

Comme prévu, le samedi, je vais chez lui. En rentrant, sa mère me dit :

- Bonjour Timmy, Mathias est en haut.

- Merci.

Je monte les escaliers qui me semblent interminables. Et je vois une porte où il est écrit "MATHIAS". J'entre et le vois en train de faire un appel vidéo skype. Je dis :

- Hey, salut Mathias.

- Ha, salut entres.

Il ferme son ordinateur et me dit:

- Ca va ?

- Ouais, c'était avec qui que tu parlais ?

- Avec Vincent, un ami

- Ha cool... Tu t'es trouvé un autre ami !

- Ou plutôt des autres, car il y a aussi Jérôme et Antoine en plus de Vincent. Si tu veux je te les présenterai.

- Ok. On s'y met pour le travail de groupe ?

- Ouais!

On commence et finit en une heure. Après il me dit :

- Bon on commence l'entraînement maintenant ?

- Carrément !

On a commencé et en 45 minutes j'avais déjà appris 3 prises de karaté. Le lundi, quand j'ai vu Ludovic, j'avais un peu moins peur de lui. Et comme prévu, à la récréation, Mathias m'a fait rencontrer ses amis. Vincent est grand et maigre, il est blond et les yeux bleus. Jérôme, lui a les cheveux noirs, des lunettes et de taille moyenne. Antoine a des tâches de rousseur et il est roux, comme Vincent il est grand. A la cantine, on a fait mieux connaissance. J'avais de plus en plus de trucs à faire, les jours et les semaines passaient : la boxe, mes devoirs, le karaté chez Mathias et quelque fois des invitations chez mes amis. Jusque là tout va bien, mais il y a toujours un problème qui se nomme Ludovic même si je ne me laisse plus faire comme avant. Donc jusque là tout va à peu près bien. Un vendredi, Mathias nous réunit : Vincent, Antoine, Jérôme et moi. Il nous dit :

- Ben c'est pas très facile à dire, mais...

- Mais quoi ?

- Ben je...déménage encore

- Quoi ??!

- Je fais mes valises ce week-end et je pars.

- Où ?

- En Bretagne.

Je ne voulais pas y croire, lui qui m'a fait de nouveaux amis, lui qui m'a aidé à me défendre, déménage ce week-end. Et en plus

je n'ai rien à lui offrir en mon souvenir car malheureusement on est en fin de semaine, un vendredi. J'étais dégoûté.

Mes parents m'ont acheté un chiot pour me tenir compagnie. Mais rien n'y fait... Un jour, j'ai remporté un concours de science et je suis passé à la télévision. A la récréation, tout le monde venait me voir pour être mon ami. Je voulais refuser car ce n'est que pour un concours que j'ai remporté... Mais au loin je vois les deux amis de Ludovic qui viennent vers moi pour me demander si je peux être leur ami. Je réfléchis 2 secondes et dis oui. Je dis oui car si tout le monde est mon ami et bien Ludovic, lui, sera seul. Et comme je l'ai écrit :

- Un jour ce sera mon tour...

CONCOURS JEUNES

Un jour ce sera mon tour

CATÉGORIE DE 13 À 16 ANS

1 - LA PEAU DE VACHE

HÉLÉNA NORMAND

Je contemple, impuissante, mes compagnes blanches et noires montant mécaniquement dans le camion. Elles escaladent la rampe de métal, dirigent bêtement leur regard au loin d'un air hébété, avant de pénétrer dans le véhicule dont la porte se referme. Où sont-elles amenées ? Que feront-elles là-bas ? Les reverrai-je ? Je ne sais pas, et je doute de le savoir. Mais un jour, c'est inévitable, ce sera mon tour.

Mon amie Nadia s'approche de moi et me serre l'épaule.

« Allons, ne prends pas cet air triste ! me console-t-elle. Elles reviendront sûrement... Cela ne doit pas nous empêcher de vivre ! »

Je réponds hypocritement : « D'accord, si tu le dis... »

En voyant mes camarades manger allègrement leur pitance, je me sens terriblement seule. J'ai l'impression de savoir quelque chose que les autres ignorent ou refusent de connaître. Ils ont l'air tellement joyeux et insouciant. Et si c'était moi qui me trompais ? Et si je cessais de ruminer des idées noires, comme on me le répète toujours, pour profiter un peu de la vie ? Pourtant, je n'arrive pas à me décider. Mon instinct me confie que quelque chose ne tourne pas rond ici. Quelque chose de sombre, d'affreux, qui me pèse au fond de la gorge.

Je me couche sur mon minuscule lit de paille où je peux à peine bouger, au milieu de mes déjections. Quelques mouches me tiennent compagnie dans cet endroit sombre, faiblement éclairé par des néons et par la lumière du soleil filtrant par le bas de la porte.

A travers les barreaux, j'aperçois mes compagnes qui s'agitent inutilement, comme d'habitude, sans doute pour passer le temps.

Le vacarme est assourdissant : les hurlements, les plaintes et les beuglements se répètent à longueur de journée.

Quelques fois, notre maître nous jette machinalement un peu de nourriture par terre, devant la porte. Pour ne pas mourir de faim, nous devons alors tendre le cou à travers la clôture pour ramasser des aliments insipides et réduits à l'état de miette. On dirait la guillotine.

J'ai toujours vécu ici. Néanmoins, je voudrais tellement partir... même si ceci n'est peut-être qu'un fantasme et que je serais bien vite ramenée à la réalité.

Quelques amies chanceuses m'ont raconté leur excursion dans le monde extérieur. Il paraît que la lumière y varie plus ou moins selon les jours et que des gouttes viennent miraculeusement laver le corps quelques fois. L'air est, selon leurs dires, pur et frais, à l'inverse de celui nauséabond que je respire en permanence. Là-bas, le sol se teinte de vert et le plafond se pare de bleu et de blanc. On peut marcher et même courir sans rencontrer d'obstacle. Personne ne connaît les limites de ce monde.

Je rêve d'y aller... Que les jours s'écouleraient heureux là-bas, sans ordre aboyé sauvagement, ni odeur pestilentielle d'immondices, ni mur de prison glaciale... Mais le pourrai-je un jour ?

Depuis quelques mois, je me demande si d'autres espèces vivent comme nous. Peut-être vivent-elles dans ce monde parallèle. Peut-être aussi vivent-elles dans un lieu pire que le nôtre, où elles n'ont rien à manger, rien à respirer, ni rien à faire. J'imagine tout dans mon esprit : cela me permet de ne pas mourir d'ennui.

Et comment vit notre maître ? Je doute qu'il ait déjà vécu dans notre condition, lui qui a l'air si hautain et peu compréhensif.

Ce matin, à ma grande surprise, la porte s'ouvre pour laisser place à notre chef accompagné d'un individu inconnu. Celui-ci a l'air grand, gras et vêtu d'un étrange costume noir et blanc, les mêmes couleurs que celles de mes congénères. Mais elles sont criardes et vulgaires, contrairement à celles de mes semblables aux doux tons pastels.

Son visage trempé de sueur arbore de petits yeux injectés de sang et un sourire grimaçant. Je ne sais pas quel détail m'inspire le plus le dégoût et la peur. Je me retranche au fond de ma cage : j'ai un mauvais pressentiment.

L'homme marche d'un pas lent mais sûr de lui, à la manière d'un détective plongé dans sa réflexion. Il examine d'un coup d'oeil semblable à un coup de pistolet mes amies une à une. Il pose une question à notre maître de temps à autre mais semble ignorer la réponse. Il s'approche chaque seconde plus près de moi. Ce sera bientôt mon tour d'être inspectée. Oh non ! Je ne veux pas ! Laissez-moi tranquille !

Le voilà à présent. L'accusateur semble encore plus sadique de près. Je vois ses dents qui luisent de mille feux. Il ricane. Il va finir par m'incendier. Je détourne la tête : il m'a fusillé. Quand arrêtera-t-il cette torture ? Les secondes s'allongent et s'étirent à l'infini, me paraissant une éternité.

Soudain, je crois voir ses yeux s'allumer et une langue passer autour de sa bouche, comme si ma vue l'alléçait.

Il est parti. Cependant, je ne suis pas rassurée pour autant. Cet étrange geste m'inquiète et me hante désormais. Pourquoi a-t-il fait cela ? Qu'est-ce qui a pu le mettre en appétit ?

Voilà une étrange énigme.

Trois jours après cette visite troublante, je ne suis toujours pas remise de mes émotions. Tiens, j'entends des coups martelés sur le mur... Qu'est-ce qui se passe ? Quoi ! Une congénère a défoncé la porte et bondit maintenant dans l'allée, la langue pendante et les yeux écarquillés ! J'entends ses pas qui claquent sur le sol froid. Puis j'aperçois avec effroi notre maître courant à perdre haleine à sa poursuite, par petits pas. Allez ! Sauve-toi donc, mon amie !

« Attention ! meugle-t-elle. Fuyez vite, ou vous mourrez ! »

Arrivée de l'autre côté du couloir, elle creuse alors un trou dans la porte et disparaît au dehors. Ouf, elle est sauvée ! Notre maître arrête sa course vaine et se rend à l'évidence : il ne pourra jamais

rattraper sa proie. Un râle, mélange de désespoir et de colère, éclate dans tout le lieu et déchire mon oreille.

Les mots de la fugitive résonnent toujours dans ma tête. Il me semble que je suis l'auteur de cette chanson dont ma vieille compagne n'est que l'interprète. J'ai l'impression de l'avoir toujours sue, mais de ne jamais l'avoir déterrée de mes idées noires.

L'image de l'évadée resurgit alors dans mon esprit en un éclair : c'est elle qui est partie à bord du camion il y a quelques jours ! Le fameux camion blanc. Mes craintes s'avèrent fondées.

Il ne faut jamais, au grand jamais, monter dans cet engin. En continuant ainsi à demeurer passives, nous courons toutes à notre perte. Mais comment changer ? Voilà le vrai problème qui m'opprime : je ne vois pas comment quitter le plancher des vaches.

Je dois agir. Il faut en parler aux autres : nous trouverons bien ensemble une solution.

J'interpelle mon amie Nadia.

« Que me veux-tu ? grogne-t-elle.

- Je dois te parler d'un problème très grave, un problème qui nous concerne tous...

- Oh non ! gémit-elle. Toi et tes soucis... Laisse-moi tranquille.

- Ecoute-moi un peu ! protestai-je. Nous mourrons un jour si...

- C'est le même discours que la folle, réplique-t-elle. On dit qu'elle est devenue démente, si bien qu'on a dû la ramener ici. Tant pis pour elle si elle n'a pas saisi la chance de rester ici ! »

Ma compagne ne semble pas franchement ouverte à la discussion. J'appelle alors mon autre voisine : peut-être me comprendra-t-elle.

« Nélie, j'ai quelque chose de très important à dire : nous mourrons toutes si nous montons dans ce camion...

- Et alors ? Que pouvons-nous y faire ? rétorque-t-elle. Nous sommes nées pour ça. Nous ne pouvons quand même pas changer le cours des choses ! Et puis, où iras-tu ?

- Ailleurs, à l'extérieur...

- Non, nous sommes dans le meilleur endroit pour vivre : nous sommes en sécurité et nous avons de quoi manger. Je n'ai pas envie d'errer dehors comme une gueuse, moi. »

Nélie coupe alors court au débat en se goinfrant de nourriture.

Tous mes espoirs sont vains : mes deux seules voisines sont incapables de me comprendre. Je suis perdue. Un jour, ce sera mon tour de mourir.

Non, je ne veux pas mourir ! Je veux tout essayer. Tant pis si mes espoirs restent vains, tant pis si on arrivera à m'enfermer dans cette atroce machine, tant pis si le destin veut que je meure. Je lutterai contre lui. Je ne suis pas lâche, moi. Au lieu de rester passive comme les autres, je mourrai au moins dignement pour avoir tenté de sauver ma peau.

Une nuit, en plein sommeil, ou plutôt en plein cauchemar, mon maître me réveille et ouvre pour la première fois depuis une éternité, peut-être depuis ma naissance, la porte de ma cage. Je suis tellement surprise que je demeure paralysée, les yeux dans le vide et les membres ballants.

« Dépêche-toi ! aboie mon maître. La vache ! Que tu es lente ! »

De toute évidence, mon maître n'exécute pas ce geste par pure gentillesse. Je me méfie. Je le suis dans l'allée jusqu'à la porte de la grange qu'il ouvre en grand. Dehors, la couleur blanche du camion reluit comme un poignard.

J'aperçois sur la carrosserie une photo d'un morceau rouge et blanc. Qu'est-ce que c'est ? Au-dessus est inscrit « Viande de boeuf ».

Je distingue à présent une forme peinte sur la porte qui s'ouvre lentement... Oui, un visage humain... Celui-ci me rappelle les souvenirs de ces derniers jours. L'un d'entre eux émerge tout à coup : de petits yeux, un rictus, un costume... Pas de doute : il s'agit de l'étrange individu venu il y a quelques jours !

Je me suis toujours dit : « Un jour, ce sera mon tour. » Et ce jour est arrivé.

Je ne veux pas y monter ! Je ne veux pas mourir ! Je veux vivre !
Il est maintenant temps de me battre contre ces humains qui nous
déciment. Et je me battrai jusqu'au bout.

2 - C'EST MON TOUR DE CHOISIR

DANAÉ MOTTE

Je suis Iris, je ne suis pas extraordinaire, mais je vais vous raconter mon histoire.

J'ai un frère, Théo, qui a dix-neuf ans. Il fait des études de comptabilité et il deviendra un jour directeur et propriétaire de la banque de mon père. Mais pour le moment, tout ce qui l'intéresse, ce sont les jeux vidéo, et faire de ma vie un enfer. Il y a aussi ma soeur Léa : elle a sept ans, elle me suit partout et je trouve ça mignon, mais c'est aussi très envahissant, alors parfois, elle m'énerve. Il y a mes parents, qui ne sont presque jamais là, et on s'y est habitué. Ma mère, Élisabeth, c'est une grande scientifique. Elle met beaucoup de pression sur mes épaules, elle veut que je devienne une grande scientifique, comme elle. Et pour finir, il y a mon père. Comme ma mère, il n'est presque jamais à la maison et je crois que je ne l'ai jamais vu sourire. Il ne fait attention qu'à mes notes, et à celles de mon frère. C'est à se demander s'il se souvient qu'il a une autre fille. Je n'ai peut-être pas la meilleure des familles, mais j'aime être avec eux.

Je vous ai parlé de ma famille, mais peu de moi. Je suis passionnée de danse classique. Je dessine aussi beaucoup, mais mes parents me disent que ça ne sert à rien, et préfèrent que je fasse mes exercices de maths. Ils veulent que je devienne scientifique, mais je rêve de devenir écrivain, car plus encore que danser ou dessiner, j'aime écrire. Il m'arrive de lire mes histoires à ma petite soeur Laura. Elle n'aurait jamais l'idée d'en parler à mes parents, et d'ailleurs, elle ne pense même pas que je puisse être l'auteur des histoires que je lui raconte avant qu'elle n'aille se coucher. J'écris un peu pour ma soeur, mais il y a beaucoup de mes histoires que je garde pour moi.

Ce matin, je suis allée au collège, comme tous les jours, mais j'étais particulièrement excitée ce matin. Mon professeur de français avait dit qu'il afficherait la meilleure rédaction de la classe, mais

sans donner le nom de son auteur. Mais j'étais sûre que ce serait la mienne. J'ai retrouvé ma meilleure amie Illona devant le collège, je l'ai entraînée devant la salle de français, et là, j'ai fait mine d'être déçue, car je ne voulais pas qu'Illona soupçonne quoi que ce soit, mais à l'intérieur, je sautais de joie car c'était ma rédaction qui était accrochée. Personne ne devait savoir que je voulais devenir écrivain, même pas ma meilleure amie. Le secret commençait à devenir lourd à porter. Est-ce qu'en parler à quelqu'un me soulagerait ? Cela faisait très longtemps que je me cachais, et j'aurais voulu que mes parents soient fiers de mes histoires.

Le soir venu, je suis rentrée chez moi. Ma mère pleurait dans le salon. J'ai couru vers elle et je lui ai demandé ce qu'il y avait :

« Je... je pleure de joie, m'a-t-elle répondu en tremblant.

Qu'y a-t-il ?

– L'étude que je fais sur le cancer a mené à un remède et une chaîne de télévision veut faire un reportage sur moi.

– C'est génial, lui ai-je dit en l'embrassant.

– Un jour, ce sera ton tour », a conclu ma mère.

Mais de mon côté, je réfléchissais sans arrêt à mon secret, et je trouvais que ce serait une bonne idée d'en parler à quelqu'un. Mais à qui pouvais-je le dire ? Sûrement pas à mes parents, ni à ma petite soeur : ils n'y comprendraient rien. Mon frère ? Il me ferait chanter ou raconterait tout à mes parents sur le champ. Ne restait plus qu'Illona. On devait se retrouver chez moi le soir-même. J'ai passé tout l'après-midi à décider quelle histoire j'allais lui montrer. Ce serait « Transformée par les mots ». Ou non, plutôt « Viendra-t-on me chercher ? ». Ou alors « Je dois recommencer ma vie ». Non, je sais, ce sera « Demain, je saurai qui je suis ». Cette histoire parle d'une fille qui part faire le tour du monde pour se trouver. J'espérais que ça lui plairait.

À ce moment, on a frappé à la porte et je suis descendue en courant. J'étais presque sûre que c'était Illona. J'ai ouvert et, malheureusement, c'était le facteur. Il m'a donné plusieurs lettres

et il est parti. J'ai alors entendu une conversation dans le salon, et je suis allée voir ce qui se passait. Mon père s'est mis à crier de joie, alors qu'il était avec ma mère. J'ai dit :

« Que se passe-t-il ?

- Ton frère a eu son diplôme, a répondu ma mère en pleurant.
- J'ai réussi, j'ai réussi, a crié mon frère en sautant partout.
- Un jour, ce sera ton tour, a dit mon père.
- Tu n'as pas l'air heureuse », a remarqué ma mère.

À ce moment, on a à nouveau frappé à la porte : sauvée par le gong, je suis allée ouvrir. Cette fois, c'était Illona.

Nous sommes montées dans ma chambre, et j'ai commencé à lui parler :

« J'ai quelque chose à te dire. Mais il faut que tu me promettes de ne rien dire à personne.

- Je te le promets, je ne le dirai à personne. Alors crache le morceau !
- Tu sais que mes parents accordent beaucoup d'importance à ce que je devienne une grande scientifique.
- Oui, ça, je le sais. Mais alors, ce secret ? a répondu Illona avec impatience.
- Euh... Je veux devenir écrivain, ai-je chuchoté.
- Quoi ?
- Euh... Tu m'as entendue ?
- Oui. Mais tes parents ? Tu leur en as parlé ?
- Non.
- Moi, je vais leur dire, a dit Illona, déterminée.
- Tu as promis !
- Oui, mais...

- Il n’y a pas de « mais ». Une promesse est une promesse.
- Tu as raison, a dit Illona.
- Est-ce que tu voudrais lire une de mes histoires ?
- Oui, avec plaisir. »

Il était l’heure d’aller manger, puis nous avons regardé un film, et nous sommes allées dormir.

Le lendemain, quand Illona est partie, elle a pris mon histoire et m’a promis de la lire durant la semaine.

Une semaine était passée, nous n’avions pas reparlé de mon secret. J’ai demandé à Illona si elle avait lu mon histoire, et elle m’a dit qu’elle avait adoré. Mais il y avait un problème : son père avait lui aussi lu cette histoire, et avait vu mon nom au bas de la page. Il voulait en parler à mes parents, le soir-même. Et j’allais le laisser faire, car mes parents changeraient peut-être d’avis.

Ce soir-là je suis restée dans ma chambre. Une fois le père d’Illona parti, mes parents m’ont appelée. Ils m’ont dit qu’ils liraient mon histoire et que le week-end suivant, j’aurais une réponse. Mais une réponse à quoi ? Je me posais la question.

Le lendemain soir, je suis allée voir mon oncle, qui est prof de français. Peut-être qu’il me comprendrait. Je l’avais appelé, et il avait dit qu’il aimerait beaucoup me voir. Alors je me suis dépêchée pour arriver chez lui au plus vite. Je lui ai raconté mes mésaventures, et il m’a dit :

« C’est bien, tes parents pourront lire ce que tu as écrit, et je suis sûr qu’ils vont adorer. Ils sont durs, mais ils ont un coeur.

- Tu as peut-être raison, lui ai-je répondu.
- Tu m’as déjà vu avoir tort ?
- Oui !
- Bon, peut-être, mais tes parents veulent ce qu’il y a de mieux pour toi.
- C’est vrai. Tu sais me remotiver. Je vais rentrer à la maison, voir mes parents. »

Quand je suis arrivée devant chez moi, mes jambes se sont mises à trembler, je ne savais pas ce qui allait se passer, et cela m'inquiétait beaucoup. J'ai poussé la porte et je me suis dirigée vers le salon. J'ai demandé :

- Avez-vous lu mon histoire ?
- Oui, ont répondu mes parents.
- Qu'en avez-vous pensé ?
- Ça m'a beaucoup surprise, a dit ma mère.
- Moi également, a bêtement répété mon père.
- Et donc ?
- C'est une belle histoire, a repris ma mère.
- Tu as aimé ?
- Oui, beaucoup. »

À partir de ce moment, mon père n'a plus rien dit, je n'ai discuté qu'avec ma mère.

« Je dois te dire quelque chose.

- Qu'y a-t-il ?
- Je veux devenir écrivain.
- De quoi parles-tu ?
- Je ne veux pas devenir scientifique.
- Écrire des histoires, ce n'est qu'un passe-temps, ça te passera !
- Non, maman, je suis très sérieuse.
- Tu deviendras scientifique, un point c'est tout », a conclu ma mère avant de quitter la pièce.

Après cette conversation, mes parents ne m'ont pas parlé pendant une semaine. J'en étais très triste. Je leur ai donné tout ce que j'avais écrit. Un soir, j'ai surpris une conversation entre mes parents.

« Ses histoires sont intéressantes, elle ferait un bon écrivain.

- Oui, c'est vrai.
- Nous lui en parlerons ce soir. Mais elle fera quand même des études de sciences.
- Oui. »

Je suis partie heureuse et soulagée.

Le lendemain, mes parents sont venus me voir et ils m'ont dit qu'ils m'aideraient à réaliser mon rêve si je voulais bien faire des études de sciences. J'ai accepté immédiatement.

Quelques années plus tard, j'ai reçu mon diplôme, mais j'ai aussi écrit deux célèbres livres qui vont être adaptés au cinéma.

Mon frère Théo dirige la banque de mon père avec brio. Laura veut devenir scientifique, et elle a réussi ses premiers examens.

Quant à moi, je n'ai jamais regretté le jour où, devant mon miroir, je me suis dit : « C'est mon tour de choisir ! »

